











Dessiné et *Gravé par pierron.*

MICHEL DE RUITER

VIE
DE
MICHEL DE RUITER,

LIEUTENANT-AMIRAL-GÉNÉRAL DE HOLLANDE ET DE WEST-FRISE.

Par M. RICHER, Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature.

TOME PREMIER.

Prix 3 liv. les deux volumes brochés.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près S. Ives.

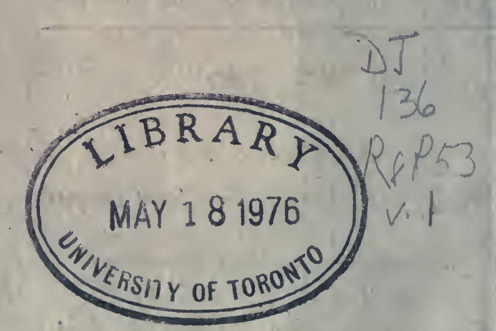
M. DCC. LXXXIII.

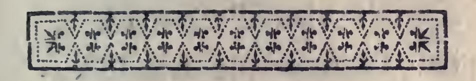
Avec Approbation & Privilége du Roi.

Errata pour la vie du Maréchal de Tourville.

Pag. 18, *lig.* 11, Gaſſant de Clermont, *liſ.* Geſſan.

Pag. 370, *lig.* 9 & 10, Guillaume-Alexandre Gallard de Bearn de Breſſan, *liſ.* Guillaume-Alexandre de Galard-Bearn, Comte de Breſſac.





AVANT-PROPOS.

Ruiter ſe félicitoit d'être né Hollandois, & la Hollande ſe glorifioit de le compter au nombre de ſes citoyens. Il parut dans un tems où cette Nation venoit de ſecouer un joug qui lui étoit d'autant plus odieux qu'on vouloit encore l'appeſantir. Le deſir de la liberté avoit armé tous les bras; développé les talens, excité l'émulation; tous les Officiers, tous les ſoldats mêmes étoient des Héros. Les Hollandois firent des exploits qui étonne-

rent l'Europe, le monde entier : ils forcerent un puiſſant Monarque à renoncer aux droits qu'il avoit ſur eux, parce qu'il ne pouvoit plus les exiger.

Cette République montra, dès ſon berceau, le degré de puiſſance auquel elle pouvoit s'élever : malgré les embarras de la guerre, les dépenſes énormes qu'elle étoit obligée de faire, elle s'occupa du commerce ; établit une Compagnie des Indes Orientales, & en tira des ſommes qui la dédommagerent amplement de celles que la guerre lui coûtoit.

C'étoit ſa deſtinée de ne voir ſa liberté ſolidement établie, qu'après avoir eſſuyé des troubles intérieurs & ſoutenu la guerre contre les plus formidables Puiſſances de l'Europe : mais, ce qui ſembloit annoncer ſa ruine ſervoit à ſa conſervation & à ſa gloire. La néceſſité de ſe défendre tenoit les Hollandois ſans ceſſe ſous les armes. Bientôt ils furent en état d'attaquer, & étendirent leur domination dans les quatre parties du monde ; établirent des Colonies à Batavia, à Malaca, dans l'île de Ceilan, à Paliacate, dans les

Moluques, ſur la côte de Coromandel, &c. au Cap de Bonne-Eſpérance, ſur la côte de Guinée, dans pluſieurs îles de l'Amérique Méridionale. Dédaignant le faſte, ne s'occupant que du commerce, ils ſont devenus le peuple le plus opulent de l'Europe.

Ils ont hérité de la valeur de leurs ancêtres : les anciens appelloient Bataves les peuples qui habitoient le pays qu'on nomme aujourd'hui Hollande. Jules-Céſar fit alliance avec eux, & s'en ſervit utilement contre les Gaulois. Les Empereurs Romains les employoient

dans toutes les expéditions importantes qu'ils entreprenoient. Leur Cavalerie paſſoit pour la meilleure de ce tems, & leur Infanterie combattoit avec une intrépidité extraordinaire. Les Romains, enfin, avoient une ſi haute idée du courage de ces peuples, qu'ils chercherent plutôt les moyens de gagner leur amitié que de les ſubjuguer: ils leur donnerent le titre d'alliés de l'Empire.

Lorſque les Francs furent établis dans les Gaules, ils ſoumirent les Bataves. Sous la ſeconde race des Rois de

France, les Officiers de la Couronne & les grands Seigneurs se rendirent Souverains dans les pays qu'ils gouvernoient. Alors les Provinces des Pays-Bas essuyerent diverses révolutions : souvent elles furent séparées & quelquefois réunies sous la domination d'un seul Prince. Ces Souverains n'avoient point un pouvoir absolu : ils étoient seulement les chefs d'un peuple libre. Ce pays passa enfin sous la domination des derniers Ducs de Bourgogne. Philippe le Hardi devint Souverain de la Flandre & du Brabant par son

mariage avec Marguerite de Flandre. En 1438, Philippe le Bon hérita de la Hollande & du Haynaut, par la mort de Jacqueline de Baviere. En 1477, Marie, fille de Charles le Hardi, & unique héritiere de la Maiſon de Bourgogne, porta cette riche ſucceſſion dans la Maiſon d'Autriche, par ſon mariage avec Maximilien I, ayeul de Charles-Quint. Ce Prince joignit à ces Provinces celles d'Utrecht, d'Overiſel, de Friſe, de Groningue & de Gueldre.

Ces divers changemens de Souverains n'affoiblirent point

l'amour que les Bataves ont toujours conſervé pour la liberté : ils voulurent être gouvernés ſelon leurs anciennes loix. La Nobleſſe & le peuple compoſoient les Etats de chaque Province ; ils regloient les ſommes qu'on devoit donner au Souverain, & décidoient ſur les affaires importantes. La Nobleſſe avoit la principale direction de ces aſſemblées ; mais le peuple y donnoit auſſi ſa voix. Le Souverain avoit trois Conſeils ; le premier étoit le Conſeil d'Etat, compoſé des Nobles & des perſonnes les plus diſtinguées

parmi la Bourgeoisie : on y regloit les affaires générales des Provinces; le second étoit le Conseil des Finances ; il regloit l'administration des biens du Prince, & des sommes que chaque Province lui accordoit; enfin le Conseil Privé qui délibéroit sur les affaires purement dépendantes de l'autorité du Prince, & pour prendre des résolutions sur ses desseins particuliers.

Maximilien trouva beaucoup de résistance, lorsqu'après la mort de Marie de Bourgogne, sa femme, il voulut exercer un pouvoir

arbitraire ſur ce pays. Philippe le Beau, ſon fils, ſe conduiſit avec beaucoup de douceur, & fut chéri par tous les Habitans des Pays-Bas. Charles d'Autriche, fils du dernier, fut obligé d'accepter un tuteur que les Etats lui donnerent pendant ſa minorité. Ce Prince, devenu Empereur, Roi d'Eſpagne, traita toujours avec ménagement les Habitans des Pays-Bas.

Philippe II, fils de Charles-Quint, avoit un caractere trop dur pour ſuivre la politique de ſon pere. Les Pays-Bas étoient dans un état très-floriſſant

avant qu'il en devînt Souverain. On y comptoit plus de trois cens cinquante villes environnées de murailles, ſix mille trois cens bourgs très-conſidérables & remplis par un nombre prodigieux d'Habitans, qui ſembloient également nés pour le commerce, la navigation & la guerre.

Pendant la guerre que Philippe avoit eue à ſoûtenir contre la France, il avoit fait entrer des troupes Caſtillanes dans les Pays-Bas. A la paix qui ſe fit en 1559, les Etats de ce pays lui préſenterent une Requête, pour le ſupplier de

les retirer; mais il ne leur fit aucune réponſe & laiſſa les troupes. Cette conduite commença à indiſpoſer ces peuples. Les Edits rigoureux qu'il fit publier contre la nouvelle doctrine, l'érection de nouveaux Evêchés acheva d'aigrir les eſprits: on ſe perſuada qu'il vouloit établir en Flandre une Inquiſition encore plus rigoureuſe que celle d'Eſpagne.

Philippe donna le Gouvernement des Pays-Bas à Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint, & nomma pour ſon conſeil le

Cardinal Granvelle, homme dur & impérieux. Il voulut prendre une autorité abſolue, & établir l'Inquiſition. Guillaume, Prince d'Orange, les Comtes d'Egmont & de Horn, les Marquis de Bergues & de Montigny ſe liguerent contre ce Miniſtre, & Philippe fut obligé de le rappeller: mais ce Prince perſiſta à vouloir établir l'Inquiſition dans ce pays, & faire exécuter les Edits rigoureux qu'il avoit portés contre les nouvelles Religions. On crut que ſon intention étoit de faire périr tous ceux qui ne

faiſoient pas profeſſion de la Religion Romaine. Le peuple s'attroupa, prit les armes, pilla les Egliſes, briſa les images.

Le Roi d'Eſpagne envoya le Duc d'Albe dans les Pays-Bas, à la tête d'un corps de troupes de dix mille hommes, avec un pouvoir illimité. Il y arriva vers le commencement de l'année 1568; commença par établir un Conſeil qu'on nomma *le Conſeil de Sang*; fit trancher la tête à tous ceux qui furent accuſés d'avoir eu part aux troubles.

Pendant ce tems Guillaume,

Prince d'Orange, levoit des troupes en Allemagne. Il les partagea en deux corps; donna le commandement d'un à Louis, ſon frere, qui entra dans la Friſe, où il battit le Comte d'Aremberg; ſe mit à la tête de l'autre, paſſa dans le Brabant: mais le Duc d'Albe marcha à ſa rencontre & le força de ſe retirer. Le vainqueur voulut exiger des contributions exorbitantes: pluſieurs villes ſe révolterent; le Prince d'Orange revint avec de nouvelles troupes; les rébelles le prirent pour leur chef; lui prêterent ferment de

fidélité. Le Duc d'Albe aſſiégea pluſieurs villes révoltées; prit Nearden & Harlem, y commit des cruautés qui acheverent de rendre la domination de Philippe II odieuſe dans les Pays-Bas. Les mécontens ſe rendirent en foule ſous les drapeaux du Prince d'Orange: il remporta quelques avantages ſur Dom Juan d'Autriche qui avoit ſuccédé au Prince d'Albe; forma l'*Union d'Utrecht* dans laquelle entrerent les Provinces de Gueldre, de Zutphen, de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, de Friſe, d'Overiſſel & de Groningue.

Elle

Elle fut ſignée le 23 janvier 1579. Cette union eſt la baſe fondamentale de la Républi-que de Hollande. Le Roi d'Eſpagne fit encore des efforts pour faire rentrer la Hollande ſous ſa domination ; mais ils furent inutiles ; ſon ſucceſ-ſeur reconnut enfin les Hol-landois comme une Nation li-bre & indépendante.

Ils préſumerent alors, peut-être, trop de leurs for-ces ; eurent l'imprudence de mécontenter la France & l'An-gleterre ; s'attirerent une guer-re qui penſa leur devenir fu-neſte ; mais, ce qui ſembloit

devoir faire leur perte fit leur conſervation. La force de leurs ennemis fit trembler toutes les Puiſſances de l'Europe : elles ſe liguerent contr'eux, & l'on vit un contraſte ſingulier. Peu d'années auparavant la France & l'Angleterre s'étoient réunies contre la Maiſon d'Autriche en faveur de la Hollande ; alors cette Maiſon ſe ligua contr'elles, pour défendre la Hollande. Ce fut dans cette guerre que le Héros dont nous préſentons la Vie déploya ſes principaux talens pour la Marine.

VIE



VIE

DE

MICHEL RUITER.

RUITER a rempli le monde de ſon nom, & prouvé qu'il naît des Héros ſous le chaume comme ſous les lambris dorés.

(*) Ses ancêtres étoient originaires de Berg-op-zoom, ville du

(*) Vie de Michel Ruiter, Lieutenant-Amiral Général de Hollande & de Oüeſt-Friſe, par Gérard Brandt, in-fol. à Amſterdam, 1698, chez P. & J. Blaert.

Brabant Hollandois. Son ayeul ; nommé Michel, avoit ſervi en qualité de ſoldat, dans le tems que la Hollande combattoit pour ſa liberté ; contre Philippe II, Roi d'Eſpagne. Il quitta le ſervice ; ſe maria ; loua une terre dans un village appellé Goot & ſitué près de Berg-op-zoom ; s'y retira avec ſa femme & un fils unique. Il y vivoit tranquillement du fruit de ſon travail ; mais un malheur inattendu le précipita dans la plus affreuſe miſere. Des cavaliers paſſerent par ſon village, lui enlevérent deux chevaux qui lui ſervoient à cultiver ſa métairie. Il alla ſe plaindre aux Officiers : il étoit pauvre, mal vêtu ; ils ne daignerent pas l'écouter. Le malheur lui inſpira de la ruſe, lui donna de la hardieſſe : il chercha l'endroit où les cavaliers

avoient mis ſes chevaux à paître, le découvrit, les enleva pendant la nuit, les conduiſit dans un lieu écarté, pour les dérober aux recherches des cavaliers. Ceux-ci ne les trouvant pas le lendemain, ſe douterent de ce qui étoit arrivé, allerent à la maiſon de Michel pour les reprendre; voyant qu'ils n'y étoient pas, ils y mirent le feu. Le mari & la femme ſe hâterent de ſortir: dans leur premier trouble, ils oublierent leur enfant. La tendreſſe maternelle avertit bientôt la mere: elle ſe ſouvient que ſon fils eſt couché dans un grenier qui ſert de chambre à la maiſon; s'élance au milieu des flammes; va le chercher, le jette par la fenêtre ſur une couverture que tendent ſon mari & une ſervante; ſe précipite après lui: ni la mere, ni l'enfant ne ſont bleſſés.

Voilà de quelle maniere fut ſauvé le pere du grand Ruiter : il ſe nommoit Adrien.

L'infortuné Michel ſe rendit à Berg-op-zoom avec ſa femme qui tenoit ſon enfant entre ſes bras. Ils trouverent des hommes ſenſibles qui leur fournirent les ſecours les plus preſſans & les moyens de gagner leur vie. Lorſque leur fils fut en état de travailler, il alla à Fleſſingue, ville de la Zélande; prit l'état de matelot, enſuite de porteur de bierre; épouſa Alida Jans, dont il eut cinq garçons & ſix filles. Celui dont nous allons donner la vie étoit le quatrieme garçon. Il naquit le 24 mars 1607, à huit heures du matin; on le nomma Michel comme ſon ayeul paternel, & on lui donna le ſurnom de Ruiter que portoit ſon ayeul maternel : il le

conſerva toujours. Dès ſa jeuneſſe, il annonça ce qu'il ſeroit un jour : tous ceux avec leſquels il alloit à l'école redoutoient ſa force & ſon adreſſe. Un jour qu'on raccommodoit le clocher le plus élevé de Fleſſingue, il y monta ; quitta l'échaffaud ; grimpa juſqu'à la pointe, s'aſſit deſſus : tous ceux qui le virent d'en bas frémirent. Les ouvriers, qui ne l'avoient pas vu monter, ôterent l'échaffaud & les échelles, ſans l'avertir : on le crut perdu ; mais ſon ſang froid & ſon adreſſe le ſauverent. Il briſa quelques ardoiſes avec les talons de ſes ſouliers, ſe fit un paſſage & deſcendit. Alors la crainte de ceux qui le voyoient ſe changea en étonnement & en admiration. Tout le monde ſe répétoit dans Fleſſingue ce que le jeune Ruiter venoit de faire,

& aſſuroit que ce ſeroit un excellent matelot.

Lorſqu'il fut en âge de travailler pour gagner ſa vie, ſon pere le mit à filer des cordes dans une corderie. Il travailloit avec tant d'activité qu'il gagnoit ſix ſous par jour, ſomme alors conſidérable pour cet état. Lorſqu'il fut parvenu au grade de Lieutenant-Amiral, il diſoit lui-même qu'il avoit été garçon Cordier à ſix ſous par jour. Il étoit ſi vif & ſi bouillant qu'il avoit ſouvent diſpute avec ſes camarades: le maître Cordier le renvoya. Alors il forma le projet de ſervir ſur mer; alla trouver un Contre-Maître qui le prit à ſon ſervice & l'embarqua avec lui le 26 décembre 1618. Ruiter n'avoit alors qu'onze ans. Il montra tant de hardieſſe & d'adreſſe en même-tems,

qu'on le mit au rang des matelots, & on lui en donna la paye.

Spinola, Général des troupes Espagnoles, après avoir pris Juiliers, alla camper devant Berg-op-zoom en 1622. Les Etats Généraux, connoissant de quelle importance il étoit pour eux de conserver cette derniere ville, se hâterent d'y envoyer du secours par mer avec les meilleurs canoniers qui étoient dans les vaisseaux. Ce qui est étonnant, c'est que Ruiter, qui n'avoit encore que quinze ans fut du nombre; reçut la paye entiere de canonier, & donna à ce siége de grandes preuves de courage & d'adresse. Le Duc de Brunswic & Mansfeld ayant amené des troupes au secours des Etats, Spinola fut obligé de lever le siége.

Après cette expédition, Ruiter

retourna ſur les vaiſſeaux avec ſes camarades. Il ne tarda pas à obtenir la place de *Boſſeman* (*). Dans un combat qui ſe livra entre un vaiſſeau Eſpagnol & celui qu'il montoit, il ſauta un des premiers à l'abordage & fut dangereuſement bleſſé à la tête d'un coup d'eſponton. Quelque tems après, ſon vaiſſeau fut pris par les Eſpagnols: mais lorſque Ruiter fut à terre, il trouva moyen de s'échapper. Se voyant dénué de tout, il fut obligé de mendier ſon pain ; traverſa la France, arriva dans ſa Patrie, accablé de fatigue & de miſere. Il ſe mit ſur un vaiſſeau marchand ;

(*) C'eſt un Officier qui a ſoin des ancres & des cordages ; de lever les amures, de boſſer les cordages, & de les mettre ſur des piéces de bois deſtinées à les recevoir.

s'appliqua à connoître l'art de la navigation.

En 1631 il épousa Marie Velters de Grypskerke : mais elle mourut au bout de dix mois en couche d'une fille qui mourut aussi. Ce fut, à peu-près dans ce tems qu'il fut élevé au grade de Pilote, & fit, en cette qualité, plusieurs voyages ; alla au Groenland, à la Terre Magellanique qui est à la pointe méridionale de l'Amérique, proche le détroit de le Maire, où il arriva en 1635. Pendant qu'il y étoit, quantité de vaisseaux y furent poussés par une terrible tempête qui les endommagea tous, & les mit dans un très-grand danger. Ruiter eut l'adresse de faire entrer le sien dans une baye où il n'essuya aucun dommage : mais peu de tems après il fut aussi battu par

une tempête qui briſa ſes mâts, déchira ſes voiles : on ne le ſauva que par une eſpece de miracle.

Ruiter retourna en Hollande, épouſa l'an 1636, en ſecondes noces, Cornélie Engels, née à Fleſſingue. L'année ſuivante, pluſieurs marchands équipperent deux vaiſſeaux pour croiſer ſur les Dunkerquois; confierent le commandement d'un des deux à Ruiter, l'autre à Juſte Van-Sluis. Ruiter prit un vaiſſeau Dunkerquois & un Hambourgeois qui vouloient paſſer en contrebande les marchandiſes qu'ils portoient. Le partage de ces deux priſes occaſionna beaucoup de diſputes entre les équipages des deux vaiſſeaux. Les matelots de Ruiter prétendoient que tout leur appartenoit; ceux de Van-Sluis vouloient en avoir leur part : Ruiter

jugea en faveur des derniers, parce qu'on étoit convenu de ce partage avant de mettre à la voile. Son équipage se mutina au point qu'il fut obligé de retourner à terre. Il eut l'adresse d'éviter treize vaisseaux de Dunkerque qui mirent tout en usage pour le prendre.

Pendant les années 1638, 1639, 1640 & 1641, il alla plusieurs fois au Brésil, passa aux Antilles, y fit un trafic très-avantageux. Dans le cours de ces voyages, il examinoit les côtes avec soin & cherchoit toujours à se perfectionner dans la navigation. Il découvrit plusieurs erreurs dans les cartes ordinaires & les marqua sur son journal.

Les Portugais s'étant révoltés le 1 décembre 1640 contre l'Espagne, & ayant proclamé Roi le Duc de

Bragance, ſous le nom de Jean I, les Etats Généraux crurent que leur intérêt demandoit qu'ils fiſſent alliance avec eux & leur prêtaſſent du ſecours. Ils s'engagerent par un traité à leur fournir une flotte de vingt vaiſſeaux de guerre, pourvue de toutes les munitions néceſſaires, & conſierent au Prince d'Orange le ſoin de choiſir les Officiers. Il nomma Gyſels Amiral, &, ſur le témoignage qu'on rendit à ce Prince de la capacité de Ruiter, il le fit Capitaine du vaiſſeau le *Liévre* & Contre-Amiral de toute la flotte; lui en fit délivrer les proviſions.

Ruiter partit de Fleſſingue le 28 juillet 1641 avec une partie de la flotte, & fut joint le 15 août ſuivant par l'Amiral & le Vice-Amiral qui conduiſoient le reſte. La flotte ne put

doubler le Cap de Montégo en Portugal, que le 19 ſeptembre, parce que le vent lui fut contraire. Elle continua ſa route, arriva le lendemain à un quart de lieue de Lisbonne. Quelques jours après elle fit voile vers S. Lucar, d'où elle envoya quelques vaiſſeaux à Cadix pour reconnoître la flotte d'Eſpagne qui y étoit à l'ancre. Ils y trouverent vingt-quatre vaiſſeaux tant grands que petits, en rendirent compte à l'Amiral qui jugea à propos d'aller au Cap S. Vincent, où il eſpéroit trouver les flottes de Portugal & de France combinées. Il y arriva le 4 de novembre, &, au lieu de l'armée Portugaiſe, il rencontra celle d'Eſpagne, qui, comme nous venons de le dire, étoit compoſée de vingt-quatre vaiſſeaux. Il réſolut de l'attaquer, quoiqu'il n'en

eût que vingt. Le combat commença à huit heures du matin & dura jusqu'à deux heures après midi, que les deux flottes se séparerent. Les Hollandois y perdirent deux vaisseaux, dont l'un fut pris par les Espagnols, l'autre coulé à fond. Ruiter donna dans cette action les plus grandes preuves de courage & de capacité. Il alloit avec une intrépidité incroyable au secours de tous ceux qu'il voyoit en danger, & en écartoit les ennemis. Son vaisseau avoit tant reçu de coups de canon qu'il étoit tout criblé. Du côté des Espagnols il y eut deux vaisseaux coulés à fond, & onze cens hommes tant tués que blessés.

La flotte Hollandoise alla mouiller dans la riviere de Lisbonne, pour radouber les vaisseaux endommagés. Le Roi de Portugal lui envoya des

rafraîchissemens, & fit présenter par le Consul de Hollande, à chaque Capitaine une chaîne d'or de la valeur de 150 liv. & à ces chaînes pendoit une médaille sur laquelle étoit son buste.

Les Hollandois mirent à la voile le 8 janvier 1642 pour retourner dans leur pays; mais ils n'arriverent que le 21 à Flessingue, parce qu'ils furent continuellement battus par la tempête. Depuis ce moment les Etats Généraux ne songerent plus à faire d'expéditions maritimes contre les Espagnols. Ruiter reprit le commandement d'un vaisseau marchand qui appartenoit aux sieurs Lampsens & qu'il avoit déjà monté: mais, comme la paix n'étoit pas encore conclue entre l'Espagne & la Hollande, il eut soin de mettre sur ce vaisseau autant de canons qu'il en pouvoit

porter, pour ſe défendre en cas d'attaque. Dans l'année 1643 qu'il faiſoit un voyage en Amérique, il rencontra un vaiſſeau de guerre Eſpagnol; chercha à l'éviter; mais le vaiſſeau Eſpagnol le joignit; lui lâcha toute ſa bordée, eſpérant le couler bas. Ruiter ſe défendit avec tant de courage, de promptitude & d'adreſſe, qu'il coula l'Eſpagnol bas. Alors il donna autant de preuves de ſon humanité, qu'il venoit d'en donner de ſa valeur. Il mit tout en uſage pour ſauver l'équipage; parvint à en réchapper une grande partie. Il dit au Capitaine qui étoit du nombre de ceux à qui il venoit de conſerver la vie: *M'auriez-vous traité de la même maniere, avec mes gens, ſi vous euſſiez fait périr mon vaiſſeau?* Le Capitaine lui répondit: *Mon in-*

tention étoit de vous faire tous noyer.
Ruiter, juſtement indigné d'une réponſe ſi inſolente & ſi imprudente, ordonna qu'on jettât tous les Eſpagnols dans l'eau. On ſe mit auſſi-tôt en devoir d'exécuter cet ordre. Le Capitaine Eſpagnol demanda grace, & Ruiter la lui accorda facilement. Dans un voyage qu'il faiſoit à Salé, on l'avertit que cinq vaiſſeaux Algériens l'attendoient avec le deſſein d'enlever le ſien. Il continua ſa route, & arriva ſur le ſoir à la vue des Algériens. Il y paſſa la nuit; ſe prépara au combat dès la pointe du jour; n'attendit pas qu'on vînt l'attaquer: il s'élança ſur le plus fort des vaiſſeaux Turcs, lui lâcha ſa bordée. Cette intrépidité effraya le Turc qui recula; tomba ſur un autre vaiſſeau; s'embarraſſa tellement avec lui qu'ils

furent forcés de fuir tous les deux. Ruiter revira ſur un troiſiéme, lui lâcha ſa ſeconde bordée & le força de ſe retirer; tint les deux autres en reſpect, & arriva ſans aucun accident à la rade de Salé. Les habitans de cette ville, qui voyoient ce combat de deſſus les murailles, admirerent le courage & l'habileté de Ruiter: ils le reçurent comme en triomphe; le conduiſirent à cheval par toute la ville; forcerent les cinq Capitaines Corſaires qu'il avoit battus, de le ſuivre à pié, & leur firent toutes ſortes d'inſultes.

En retournant de France en Hollande, il eſcorta pluſieurs autres vaiſſeaux marchands; jetta l'ancre à Wicht & s'y arrêta quelque tems avec les autres vaiſſeaux, pour éviter les Armateurs de Dunkerque qui parcouroient ces parages. Dunkerque

appartenoit alors à l'Espagne. Ruiter, voyant que les vents étoient favorables & que l'hiver approchoit, résolut de continuer sa route & de braver les dangers. Les autres Capitaines blâmerent sa témérité & refuserent de l'accompagner. Il persista dans son dessein, &, pour réussir, imagina ce moyen. Parmi ses provisions il se trouva de vieux beurre d'Irlande qui étoit gâté: il en fit frotter tout le dehors de son vaisseau, les manœuvres, quelques endroits du dedans, & mit à la voile. Un Armateur de Dunkerque l'attaqua sur sa route & en vint à l'abordage: mais le beurre avoit rendu le pont si glissant que les ennemis ne pouvoient se tenir dessus; ils tomboient les uns sur les autres: on en tua une très-grande quantité, & le reste se hâta de repasser

ſur ſon bord. Ruiter continua tranquillement ſa route; arriva à Fleſſingue; jetta la joie parmi les marchands intéreſſés ſur ſon vaiſſeau. Tout le monde admira ſa ruſe.

Peu de tems après il monta un vaiſſeau qui n'avoit que dix-ſept hommes d'équipage & quelques piéces de canon: il apperçut un Corſaire de Dunkerque monté de cent-vingt hommes, de plus de vingt piéces de canon, & qui emmenoit une priſe aſſez riche. Il réſolut de l'intimider, de s'emparer de la priſe; déploya toutes ſes voiles, comme s'il eut voulu aller deſſus. Son projet réuſſit: le Dunkerquois le prit pour un vaiſſeau de guerre; lâcha ſa priſe pour ſe ſauver plus vîte. Ruiter s'approcha de la priſe; mais il eut peur que le Dunkerquois, qui n'étoit pas encore

fort éloigné, ne reconnût sa foiblesse & ne vînt fondre sur lui. Il fit tomber une partie de ses voiles comme si elles se fussent rompues; s'arrêta pour paroître réparer ce désordre & changea promptement de route avec la prise, lorsqu'il vit le Dunkerquois plus éloigné. A peu de distance delà il découvrit d'autres Corsaires & se trouva fort embarrassé; mais il apperçut, en même-tems, un navire de guerre de Zélande, le joignit; l'engagea à l'escorter, en promettant de partager la prise avec lui.

En revenant de Salé, il rencontra plusieurs Corsaires François qui l'arrêterent & voulurent s'emparer de son vaisseau. Il se fit conduire à bord de celui qui lui parut être le chef; lui dit qu'il trafiquoit sous la protection des Etats Généraux qui étoient alliés

du Roi de France; que ce Monarque étoit trop équitable, pour ne pas punir ceux de ſes Sujets qui traiteroient ſes amis en ennemis. Cette fermeté étonna le Corſaire : il lui offrit à boire, but avec lui, le laiſſa partir & lui ſouhaita un heureux voyage.

Dans un autre tems, il tranſporta différentes marchandiſes à Salé, les expoſa en vente. Le *Sant* ou Souverain vit une piéce de drap d'Angleterre qui lui plut, la marchanda, en demanda le prix & en offrit un beaucoup au-deſſous de celui que Ruiter vouloit avoir. Ruiter dit qu'il ne pouvoit la donner à ce prix. Le Sant répondit qu'elle ne valoit pas davantage. *Il faut donc qu'elle me reſte*, reprit Ruiter. Le Sant dit : *Je veux l'avoir & je n'en donnerai que le prix que j'en offre. — Je ne puis donner*

au-deſſous de ſa valeur un bien qu'on m'a confié. Le Sant repliqua qu'il vouloit l'avoir & qu'on ſe hâtât de la lui céder. Ruiter, voyant qu'il s'échauffoit, lui dit qu'il aimoit mieux lui en faire préſent. *Quoi*, repliqua le Sant, *tu as le pouvoir de donner le bien qu'on t'a confié & tu n'as pas celui de le céder au prix qu'on t'en offre ?— Je ne puis donner ce drap à ſi bas prix, ſans cauſer de préjudice à la vente de mes autres marchandiſes ; mais je puis, ſans aucune conſéquence, en faire préſent, en cas de néceſſité, & pour éviter un plus grand mal.* Le Sant entra en colere, lui dit : *Sais-tu que je puis t'arrêter avec ton vaiſſeau & toute ſa charge ?—Je le ſais ; mais ſi tu le fais, tu annonceras à tout l'univers qu'on ne doit pas ſe fier à ta parole.*

Si je ſuis ton priſonnier, dis-moi quel prix tu veux mettre à ma rançon : je tâcherai de te le faire fournir. Alors la fureur du Sant éclata : il lui fit les menaces les plus terribles. Ruiter, le regardant avec un air de fierté, lui dit : *Si j'étois ſur mon vaiſſeau, tu ne me menacerois pas ainſi.* Le Sant paſſa dans une autre chambre, en grinçant les dents, en frappant du pié, & dit : *N'eſt-ce pas dommage qu'un tel homme ſoit Chrétien ?* Ruiter, ſans paroître craindre les ſuites de cette-ſcène, ſe plaignit hautement de la maniere dont on le traitoit, quoique le frere du Sant & pluſieurs Seigneurs fuſſent reſtés auprès de lui.

Une heure après, le Sant rentra ; demanda à Ruiter s'il vouloit enfin lui donner ce drap au prix qu'il lui en

en offroit. Voyant qu'il persistoit à le refuser, il dit à ceux qui étoient présens : *Vous voyez combien ce Chrétien est fidele à ses maîtres : le seriez-vous autant aux vôtres si l'occasion s'en présentoit ?* Il ouvrit ensuite sa robe & l'habit de Ruiter ; prit une de ses mains, la mit sur son estomac ; plaça la sienne sur celui de Ruiter, pour lui marquer qu'il lui accordoit son estime & son amitié ; ordonna qu'on ne lui fît aucun tort ; même qu'on lui prêtât tous les secours dont il pourroit avoir besoin dans ses Etats. Depuis ce tems les Maures le prirent tellement en amitié, qu'ils ne vouloient plus trafiquer qu'avec lui, & il pouvoit aisément faire deux voyages dans leur pays, tandis que les autres Négocians en faisoient à peine un. Il profita des

bonnes dispositions de ce peuple pour lui ; fit de fréquens voyages en Barbarie ; pénétra fort avant dans les terres & amassa des sommes très-considérables. Il délivroit le plus qu'il pouvoit d'esclaves Chrétiens ; se faisoit rembourser la rançon par ceux qui étoient en état de le faire, & en faisoit présent à ceux qui ne l'étoient pas. Dans un voyage, son vaisseau échoua devant Salé ; les Maures s'empresserent à recueillir ses marchandises & à les faire sécher, sans vouloir recevoir aucun salaire de leurs peines. Il ne perdit pas la moindre chose. Rebuté par les fatigues qu'il avoit essuyées & les périls auxquels il avoit été souvent exposé, jouissant d'ailleurs d'une fortune assez considérable, il résolut de quitter la mer & de passer le reste de ses jours dans la

tranquillité. D'ailleurs le Roi d'Eſpagne avoit conclu la paix avec les Hollandois en 1648 & les reconnoiſſoit comme une Nation entiérement libre, ſous le nom d'*Etats-Généraux*. Un autre motif l'excitoit encore à prendre ce parti : ſa ſeconde femme étant morte au mois de ſeptembre 1651, au commencement de l'année ſuivante, il épouſa en troiſiémes noces Anne Van-Gelder, veuve de Jean Pauluſzoon, Capitaine d'un vaiſſeau marchand & qui étoit mort à la Martinique. Cette femme, craignant qu'un pareil accident ne lui enlevât Ruiter, qu'elle aimoit tendrement, lui fit promettre qu'il ne retourneroit plus en mer : mais la guerre qui s'alluma entre la Hollande & l'Angleterre le força de manquer à ſa parole.

L'Angleterre venoit de donner au monde le ſpectacle le plus tragique & le plus étonnant qu'on eût encore vu : on avoit décapité le Roi Charles I ſur un échaffaud, & mis toute l'autorité entre les mains de Cromwell. On ne craignoit pas que la France & l'Eſpagne priſſent les intérêts de Charles II, fils de l'infortuné Charles I, ces deux Puiſſances étant occupées l'une contre l'autre ; mais on avoit de l'inquiétude du côté de la Hollande, à cauſe du grand crédit que la maiſon d'Orange, alliée des Rois d'Angleterre, avoit ſur les Etats-Généraux. Le Parlement d'Angleterre chercha les moyens de faire une alliance étroite avec la République de Hollande, lui envoya des Ambaſſadeurs avec un plein pouvoir ; mais on éluda, ſous divers prétextes, les

négociations qu'ils entamerent plusieurs fois : ils furent même insultés par le peuple, & ils s'en retournerent fort mécontens. Le Parlement d'Angleterre résolut de déclarer la guerre aux Etats-Généraux, & permit aux Armateurs de sa nation de prendre les vaisseaux Hollandois. Les Etats-Généraux envoyerent des Ambassadeurs à Londres pour faire des propositions de paix. Ce fut en vain; les Anglois continuerent les actes d'hostilité contre leurs vaisseaux marchands. Les Etats-Généraux, se voyant forcés de faire la guerre, mirent une armée en mer; en confierent le commandement à Martin Tromp, Lieutenant-Amiral. Il rencontra aux environs de Douvres la flotte Angloise commandée par Robert Black, Amiral d'Angleterre : ils se livrerent un combat

qui dura quatre heures & ne finit qu'à la nuit. Les Hollandois perdirent deux vaisseaux dans cette action.

Tromp eut ordre d'aller vers le Nord pour protéger la pêche aux harengs, qu'on regardoit alors comme un des meilleurs commerces des Provinces-Unies. Les Ambassadeurs qu'on avoit rappellés d'Angleterre rencontrerent Tromp en mer, l'avertirent que l'Amiral George Askue étoit aux Dunes avec vingt vaisseaux & qu'il seroit facile de le battre. Tromp goûta cet avis & partit sur le champ pour le joindre; mais il ne put y réussir; une tempête furieuse l'écarta de sa route. Black s'étoit rendu dans le Nord avec la flotte qu'il commandoit: il profita de l'absence de Tromp, guetta les bâtimens qui étoient allés à la pêche aux harengs,

les rencontra, tomba dessus, en prit une partie avec plusieurs petits bâtimens de guerre qui les escortoient & dispersa le reste. Tromp, informé de ce malheur, se proposa de joindre Black; mais une autre tempête l'en empêcha encore; dispersa sa flotte & fit périr quelques-uns de ses vaisseaux. On murmura beaucoup en Hollande contre Tromp: on le rendit responsable des accidens dont il n'avoit pu être le maître, & on voulut lui faire son procès; mais cela n'eut pas de suite.

Les Etats-Généraux résolurent de remettre en mer une nouvelle armée pour protéger le commerce; de l'assembler à Wielingen & d'en confier le commandement à quelqu'un dont l'expérience & la capacité fussent connues: on jetta les yeux sur Ruiter:

il refuſa, dit que ſon intention étoit de paſſer le reſte de ſes jours dans la tranquillité & de ne plus s'expoſer aux haſards de la mer. On lui fit tant d'inſtances qu'il conſentit enfin à prendre le commandement de la nouvelle flotte qui étoit compoſée de vingt-deux vaiſſeaux de guerre & de ſix brûlots. Il monta le *Neptune* de vingt-huit piéces de canon & de cent trente-quatre hommes d'équipage; partit au mois d'août 1652; alla vers le pas de Calais, pour attendre & eſcorter une flotte marchande qui devoit y paſſer. Deux petits vaiſſeaux Hollandois le rencontrerent & l'avertirent qu'ils avoient apperçu la flotte d'Angleterre entre Wicht & Portland; qu'elle étoit compoſée de quarante vaiſſeaux de guerre, entre leſquels il y en avoit douze du premier

rang, deux du ſecond, le reſte du quatriéme, & cinq brûlots.

Il ſe hâta d'en inſtruire le Conſeil de l'Amirauté de Zélande & lui demanda du renfort. Le 21 août, il fut joint, près de Gravelines, par huit vaiſſeaux de guerre, trois galiottes, & ſoixante vaiſſeaux marchands. Sa flotte ne ſe trouva cependant compoſée que de trente vaiſſeaux & ſix brûlots; ainſi elle étoit beaucoup inférieure à celle des ennemis: d'ailleurs il étoit encore embarraſſé pour garder les vaiſſeaux marchands dont les Anglois comptoient s'emparer. Le 26 août, il prit ſa route par le canal en côtoyant la France juſqu'à la hauteur de Plimouth, découvrit à deux heures après midi la flotte Angloiſe commandée par l'Amiral Askue. Malgré l'inégalité de ſes forces

il résolut de l'attaquer ; se mit en ordre de bataille, divisa sa flotte en trois escadres, prit le commandement d'une; confia celui des deux autres à des Capitaines expérimentés; mit deux brûlots à chaque escadre ; les vaisseaux marchands qui n'étoient pas en état de se défendre furent divisés entre les escadres & ceux qui pouvoient faire quelque résistance eurent ordre de se ranger auprès d'eux. Dans cet état il fit gouverner sur Askue ; l'attaqua à quatre heures après midi. Le combat devint terrible. Ruiter, dont l'escadre faisoit le corps de bataille, passa deux fois au travers de l'armée ennemie. Pour donner l'exemple aux Officiers & aux matelots, il s'exposoit aux plus grands périls. On le vit, pendant un assez long espace de tems, au milieu de la

flotte Angloiſe avec ſix vaiſſeaux ſeulement & eſſuyer tout ſon feu : ſon vaiſſeau tomba ſous le canon de l'Amiral & du Vice-Amiral ; mais il fit ſervir le ſien avec tant de promptitude & d'activité qu'il les écarta. Le combat dura juſqu'à huit heures du ſoir : la nuit le fit ceſſer. La flotte Angloiſe ſe retira vers le Nord. Ruiter ne la pourſuivit pas, parce que pluſieurs de ſes vaiſſeaux étoient fort incommodés, & qu'il vouloit mettre les navires marchands en ſûreté. Un des Capitaines Hollandois, nommé Donwe-Ankes, Friſon d'origine, fit une action qui mérite de tenir place dans l'hiſtoire de la Marine. Il montoit l'*Autriche*, un des vaiſſeaux des Indes Orientales qu'on avoit armé en guerre. Pendant le combat, il fut environné de pluſieurs vaiſſeaux

ennemis qui le presserent si vivement que ses matelots perdirent courage & voulurent le forcer de se rendre. Il alluma une mêche, s'àvança vers la soute aux poudres, leur dit: « Cette » mêche vous évitera la honte d'être » prisonniers: je vous jure que je vais » mettre le feu aux poudres, si j'en- » tends parler de se rendre ». La crainte d'une mort certaine excita les matelots; ils combattirent avec tant de vigueur, qu'ils coulerent à fond deux vaisseaux sur lesquels il y avoit huit cens hommes d'équipage; en maltraiterent tellement un troisiéme qu'il fut obligé de prendre la fuite. Donwe-Ankes parvint enfin à s'ouvrir un passage & rejoignit la flotte Hollandoise.

Ruiter ne perdit pas un seul vaisseau dans cette action. Il ne se trouva

ſur ſa flotte que cinquante à ſoixante morts & autant de bleſſés. Les Anglois perdirent trois vaiſſeaux & plus de treize cens hommes. On aſſure que ſi Ruiter eût eu le vent favorable, il auroit détruit toute leur flotte. Il ſe hâta, pendant la nuit, de faire raccommoder ſes mâts, ſes voiles & ſes autres manœuvres; fit allumer trois fanaux ſur tous ſes vaiſſeaux, afin qu'on les diſtinguât de ceux des ennemis. Le matin, voyant que la flotte Angloiſe s'étoit éloignée de la ſienne, il avança ſur elle pour lui livrer encore combat; mais elle prit la fuite. Ruiter fit venir tous les Capitaines à ſon bord, leur tint ce langage: « l'A-
» miral Anglois s'eſt, ſans doute,
» retiré à Plimouth, pour réparer le
» dommage que ſes vaiſſeaux ont
» eſſuyé dans le combat. Je ſerois

» d'avis que nous allassions tomber
» sur lui à l'improviste. Il se croit en
» sûreté ; tous ses Officiers & ses Ca-
» pitaines sont descendus à terre : il
» nous sera facile de détruire sa flotte,
» avant qu'on ait songé à la défendre.
» Notre succès nous annonce ceux
» qui doivent le suivre. Malgré l'in-
» fériorité du nombre, l'embarras
» que nous causoient nos vaisseaux
» marchands ; enfin, malgré le désa-
» vantage du vent, nous avons battu
» les Anglois, nous les avons mis en
» fuite. S'il y en a parmi vous qui
» n'aient pas fait leur devoir dans le
» combat, voilà l'occasion de réparer
» leur honte, & de rendre à la Patrie
» un service d'autant plus glorieux
» qu'en allant combattre les ennemis
» à Plimouth, nous la ferons triom-
» pher d'eux sur leurs côtes mêmes,

» & leur ferons ſentir plus vivement
» les effets de leur lâcheté. La juſtice
» de la cauſe pour laquelle nous
» combattons, votre courage me
» font eſpérer que les ennemis ver-
» ront briſer & brûler ſur leur rivage
» le reſte de leurs vaiſſeaux qui eſt
» échappé à nos coups : partons ».
Tous les Officiers approuverent ſon projet d'une voix unanime & conſentirent à le ſuivre ; mais le vent changea au moment qu'on alloit mettre à la voile & l'on fut obligé de reſter. Il n'appartenoit qu'à un grand homme tel que Ruiter, de former un projet auſſi beau & auſſi hardi. Cette victoire rendit le nom de Ruiter célébre dans toute l'Europe & couvrit Askue de honte.

Ruiter garda la mer tout le mois de décembre & croiſa dans le canal.

Ayant été informé que les Anglois avoient mis en mer une flotte formidable ſous le commandement de Black, il en donna avis à Leurs Hautes Puiſſances & demanda de prompts ſecours. On lui en envoya un de quarante-quatre vaiſſeaux, ſous la conduite du Vice-Amiral Corneliz de Wit qui le joignit le 2 octobre 1652, entre Dunkerque & Nieuport, & prit le commandement de toute la flotte qui ſe trouva alors de 64 vaiſſeaux, parce qu'on en envoya pluſieurs, qui étoient en mauvais état, ſe radouber, avec ordre aux Capitaines de les ramener ſi-tôt qu'ils ſeroient prêts. De Wit réſolut d'aller chercher Black qui étoit aux Dunes avec ſoixante-huit vaiſſeaux, & de lui livrer bataille: mais Black le prévint & tomba ſur lui le 8 octobre, vent

arriere ; ne lui donna le tems ni de tenir confeil de guerre, ni de rallier fes vaiffeaux qui avoient été écartés par la tempête. De Wit dépêcha promptement une galiotte pour aller à chaque bord exhorter les Capitaines à faire leur devoir. Le combat commença à trois heures après midi ; à l'entrée du Pas de Calais. Ruiter commandoit l'avant-garde, de Wit le corps de bataille, & de Wildt l'arriere-garde. Les Anglois perdirent beaucoup de monde par les premieres bordées, & les Hollandois furent fort incommodés dans leurs manœuvres. Ruiter & de Wit furent fi maltraités qu'ils pouvoient à peine gouverner. Le vaiffeau de Ruiter reçut quatre coups à l'eau ; le bout de fa grande vergue fut emporté ; peu après elle le fut toute entiere ; fon

grand hunier fut criblé ; ſa grande voile fut briſée, auſſi-bien que les étagues & preſque tout le funin : il perdit un nombre très-conſidérable d'hommes. Pluſieurs Capitaines, à ſon exemple, combattirent fort courageuſement ; mais d'autres ſe tinrent à l'écart. Cependant le combat dura juſqu'à la nuit, pendant laquelle les Anglois reçurent du renfort, & la flotte Hollandoiſe ſe trouva au jour affoiblie de près d'un tiers ; pluſieurs Capitaines avoient profité des ténebres pour ſe retirer. Cependant de Wit vouloit recommencer le combat : il fit aſſembler le Conſeil. Ruiter lui dit qu'il y auroit de l'imprudence à combattre dans la conjoncture où l'on ſe trouvoit ; que tous les vaiſſeaux étoient écartés, qu'on auroit beaucoup de peine à les raſſembler ;

que plusieurs étoient hors d'état de servir; que la plupart des matelots & des soldats étoient malades ou blessés; que la désertion de plusieurs Capitaines avoit considérablement affoibli la flotte; enfin que les forces de l'ennemi étoient augmentées. Son avis fut généralement approuvé, & la flotte reprit la route de Hollande. Celle d'Angleterre la suivit pendant quelque tems & la laissa ensuite aller tranquillement. On se proposa de faire le procès aux Capitaines qui avoient abandonné la flotte; mais il s'en trouva parmi eux qui avoient des protecteurs puissans, & les autres furent épargnés avec eux.

Si-tôt que Ruiter fut arrivé en Hollande, il se rendit à Flessingue pour voir sa famille; prit une nouvelle résolution de ne plus aller sur

mer & de vivre en paix. D'ailleurs il ſavoit que pluſieurs Capitaines, jaloux de voir qu'on l'avoit élevé avant eux aux premiers grades de la Marine, empruntoient le ſecours de la calomnie pour ternir ſa réputation : mais les principaux membres de l'Etat, qui connoiſſoient ſon mérite, le preſſerent ſi vivement de continuer à ſervir, qu'il leur promit de faire encore une campagne. On ſentit, en même-tems, qu'on avoit tort de ne pas employer un auſſi grand Capitaine que Martin Tromp; on réſolut de lui donner le commandement de la flotte qu'on équippoit, & pour Officiers Généraux les plus habiles Marins qui étoient alors en Hollande; Ruiter fut nommé un des premiers. Les Capitaines qui étoient jaloux de ſon élévation, lâcherent

contre lui plusieurs propos outrageans. Un d'entr'eux alla si loin qu'il appella Ruiter en duel. Leurs Hautes Puissances en furent informées & se hâterent de faire écrire aux Officiers de l'Amirauté de Zélande de prendre connoissance de cette affaire le plus promptement possible ; de maintenir le Commandant Ruiter dans tous ses droits, honneurs, prérogatives, & dans son autorité ; de pourvoir sur le tout ainsi qu'il appartiendroit. Pour informer Ruiter de la délibération des Etats-Généraux, on lui envoya une copie de la dépêche. Peu après, l'Amirauté répondit à Leurs Hautes Puissances qu'à la vérité il y avoit eu quelques démêlés entre Ruiter & un Capitaine ; mais que cela n'avoit pas eu de suites & qu'ils s'étoient raccommodés. Ruiter eut la générosité

de parler en faveur de ce Capitaine & de le juſtifier. Leurs Hautes Puiſſances arrêterent qu'on lui confieroit le commandement d'une eſcadre.

L'armée navale mit en mer au commencement de décembre 1652. Elle conſiſtoit en ſoixante-douze vaiſſeaux, pluſieurs petits bâtimens & quelques brûlots: mais tous ces vaiſſeaux de guerre n'étoient que des bâtimens marchands qui pouvoient à peine ſe défendre. Tromp étoit d'ailleurs chargé d'eſcorter, juſqu'au Cap Lézard, trois cens bâtimens marchands. Le 10 de décembre, il découvrit l'armée Angloiſe qui étoit tout près du rivage, entre Douvres & Floſton. Elle étoit commandée par l'Amiral Black. Les Hollandois allerent deſſus, & le combat commença auſſi tôt avec une vigueur égale de

part & d'autre. Ruiter & le Vice-Amiral Evertsz ſoutinrent, pendant quelque tems, tout l'effort de la flotte ennemie: Tromp vint à leur ſecours, les débarraſſa; ſe rendit maître d'un vaiſſeau ennemi de quarante-quatre canons: Evertsz en prit un de trente-ſix. Black plia à la fin & ſe retira vers la Tamiſe. Ruiter le pourſuivit quelque tems. Le lendemain du combat, Tromp conduiſit les vaiſſeaux marchands à leur deſtination. Il alla enſuite à S. Martin de Ré pour prendre & eſcorter cent cinquante vaiſſeaux marchands qui s'y étoient rendus de différens endroits. Vers la fin de février 1653, étant proche de Portland, il découvrit la flotte Angloiſe qui étoit encore commandée par l'Amiral Black; dirigea ſur elle; lui livra le combat: il devint furieux

& dura jusqu'à la nuit: le lendemain il recommença avec le même acharnement & ne finit encore qu'à la nuit. Enfin il recommença le surlendemain & dura à-peu-près autant de tems, avec le même acharnement, la même fureur. Chaque Officier, chaque soldat s'étoit armé de la haine de sa nation contre l'autre: tous ceux qui composoient les deux armées étoient autant de lions que le carnage excitoit au carnage.

Après le coucher du soleil, Black, voyant que Tromp se préparoit à une quatriéme attaque, regagna les côtes d'Angleterre, & l'armée de Hollande continua sa route. Elle perdit dans ces trois combats neuf vaisseaux de guerre, dont cinq furent brûlés ou coulés bas, & quatre furent pris; le nombre des morts fut de

de cinq à ſix cens, parmi leſquels il y avoit huit Capitaines. Les ennemis s'emparerent de vingt-quatre vaiſſeaux marchands qui s'étoient écartés de la flotte. Les Anglois perdirent plus de deux mille hommes, ſix vaiſſeaux & une grande quantité fut miſe hors d'état de ſervir.

Tromp rentra en Hollande couvert de gloire. Ruiter avoit donné dans les trois combats tant de marques de courage & de capacité, que Leurs Hautes-Puiſſances lui en marquerent publiquement leur ſatisfaction.

Malgré le délabrement où ſe trouvoit la marine Hollandoiſe, les Etats-Généraux donnerent ordre à Tromp de ſe remettre en mer au commencement de mai 1653 pour eſcorter deux cens vaiſſeaux marchands qui faiſoient

voile pour la France & l'Eſpagne par le Nord, en faiſant le tour de l'Angleterre & de l'Irlande, & de ramener, par le même chemin, la flotte qu'on attendoit de ces pays-là. Le Général Monk, qui commandoit l'armée d'Angleterre, fut averti du deſſein de Tromp & réſolut de lui livrer combat. Tromp eſcorta la flotte marchande juſqu'au-delà de la pointe de Hitlandt, & n'ayant point de nouvelles de la flotte qu'il devoit ramener, il alla au Texel. Cette flotte s'étoit écartée de la route ordinaire & étoit arrivée, ſans accident, dans les ports de Hollande.

Tromp eut encore ordre de mettre à la voile & de chercher les Anglois. Il diviſa ſa flotte en cinq eſcadres. Le 13 juillet, au matin, étant à la hauteur de Nieuport, il découvrit

l'armée ennemie au Nord-nord-eſt de la ſienne; auſſi-tôt il dirigea ſur elle. La flotte des Anglois étoit de cent voiles; celle des Hollandois de quatre-vingt-dix-huit, mais beaucoup plus foibles que ceux des Anglois. Monk diviſa ſon armée en trois eſcadres, dont une faiſoit le corps d'armée, & les deux autres formoient comme des ailes déployées : il vouloit enfermer les Hollandois dans une eſpece de demi-cercle. Tromp pénétra ſon deſſein & fit une ſi belle manœuvre qu'il l'empêcha de l'exécuter. Les deux Amiraux donnerent le ſignal du combat à onze heures du matin. Il devint furieux : Ruiter avec ſon eſcadre attaqua celle du Contre-Amiral Lauwſon; gagna le vent ſur lui; déſempara une partie de ſes vaiſſeaux. Les deux armées

furent couvertes, tout-à-coup, d'une fumée si épaisse, qu'elles ne se distinguoient plus. Si-tôt qu'elle fut dissipée, elles recommencerent avec la même fureur & ne lâcherent prise qu'à neuf heures du soir. Pendant la nuit, on tâcha de réparer, de part & d'autre, le désordre qu'on avoit essuyé.

Le lendemain, à la pointe du jour, les deux armées ne se trouverent éloignées que d'une lieue: elles recommencerent le combat qui dura encore jusqu'à neuf heures du soir: les Hollandois se retirerent à petites voiles & mouillerent à minuit près d'Ostende. Le 15, on découvrit les Anglois; mais Tromp, voyant que la plûpart de ses vaisseaux, loin d'être en état de combattre, pouvoient à peine tenir la mer, qu'il manquoit

de poudre & de boulets, ſe retira derriere les bancs de Wielingen. Il ſe rendit à Fleſſingue avec tous les Officiers Généraux. Là ils ſignerent un mémoire, par lequel ils déclarerent à Leurs Hautes Puiſſances qu'ils compromettroient leur honneur, celui de la République, & ſes intérêts; s'ils ſervoient encore avec une flotte dans un auſſi mauvais état que l'étoit celle de Hollande; qu'il falloit, pour tenir tête aux Anglois, un plus grand nombre de vaiſſeaux; qu'ils fuſſent plus forts, & garnis de munitions de toutes eſpeces; enfin que les équipages fuſſent plus nombreux.

Dans les derniers combats, les Anglois avoient été beaucoup moins maltraités que les Hollandois. Ils avoient cependant perdu l'Amiral Déane qui étoit ſur le même vaiſſeau

que Monk & qui fut tué à côté de lui. Ce Général, craignant que la mort de ce brave Officier ne décourageât les matelots, étendit son manteau sur son corps. Plusieurs regarderent son malheur comme une punition de l'Etre suprême : il étoit un des Juges qui avoient condamné le Roi Charles I à mort.

Leurs Hautes Puissances donnerent les ordres nécessaires pour faire construire & équipper des vaisseaux dans les ports de Hollande. On y travailla avec tant de diligence qu'on fut en état au mois d'août 1653, de mettre en mer une flotte assez nombreuse : mais une partie s'étoit assemblée au Texel, sous les ordres du Vice-Amiral de Wit, & l'autre, qui étoit la plus nombreuse, étoit dans les ports de Zélande sous les ordres du

Général Tromp. Les Anglois croiſoient aux environs du Texel avec une flotte conſidérable, & il étoit difficile que les deux eſcadres Hollandoiſes ſe joigniſſent. Tromp mit enfin à la voile le 6 août avec quatre-vingt-dix voiles, dans l'intention d'attaquer la flotte Angloiſe, de paſſer au travers, de joindre de Wit; de revenir avec lui ſur les ennemis & de les forcer à quitter les côtes de Hollande. Le 8 au matin, il découvrit les Anglois; revira, afin de les attirer après lui au large & loin du Texel d'où de Wit pourroit alors ſortir & le joindre. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux, moins bons voiliers que les autres, furent joints par pluſieurs frégates Angloiſes; Tromp alla à leur ſecours, & le combat commença ſur les quatre heures du ſoir. On ſe battit

avec un acharnement égal de part & d'autre, jusqu'à une heure après le coucher du soleil que les deux armées se séparerent, sans que les Anglois eussent remporté aucun avantage, quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre: leur armée étoit composée d'environ cent vingt-cinq voiles. Tromp réussit dans son projet: le Vice-Amiral de Wit sortit du Texel pendant le combat & le joignit le lendemain avec vingt-sept vaisseaux de guerre & quatre brûlots. Tromp se voyant en force, avança sur les Anglois. Le 10 août, sur les sept heures du matin, les deux flottes commencerent le combat devant la Meuse. Tromp commandoit l'aile droite; Ruiter avoit la gauche; le Vice-Amiral Evertsz étoit au centre; le Vice-Amiral de Wit commandoit l'arriere-garde.

Les Hollandois passerent d'abord au travers de l'armée ennemie & revirerent pour fondre sur elle. Tromp avoit déjà pénétré jusqu'au milieu de la flotte Angloise; il voulut sortir de la dunette pour donner des ordres aux canonniers; mais il reçut un coup de fusil dans l'estomac. Il s'écria : *c'est fait de moi, pour vous prenez courage*, & expira. Le Capitaine du vaisseau fit signal pour avertir tous les autres Capitaines de venir tenir conseil. Ils furent pénétrés de douleur en voyant le corps de leur Général étendu dans la dunette. On assure que Ruiter s'arrêta à le contempler; qu'il dit : *Ah! plût à Dieu que je fusse à sa place : il étoit bien plus utile à la République que moi.* On ordonna au Capitaine de laisser le pavillon Amiral à son vaisseau, pour que les

ennemis & les autres Officiers de la flotte Hollandoiſe ignoraſſent le malheur qui venoit d'arriver. On donna le commandement de l'armée au Vice-Amiral Evertsz, & chacun retourna à ſon bord. Le deſir de venger la mort de leur Général excita les Hollandois au point qu'ils firent des prodiges de valeur. Ruiter, qui montoit l'*Agneau*, de quarante piéces de canon & de cent cinquante hommes d'équipage, s'élança dans les endroits les plus périlleux & fit un feu ſi terrible que les ennemis s'ouvroient pour le laiſſer paſſer : mais ils dirigeoient preſque tous leurs coups ſur lui : bientôt il perdit la plupart de ſon monde ; ſon mât de miſéne & ſon grand mât de hune furent renverſés ; il ſe trouva preſque dépourvu de munitions de guerre. Enfin ne pouvant

plus combattre, il se fit remorquer vers la Meuse. Sur les quatre heures après midi, les deux armées se trouverent si fatiguées & si maltraitées qu'elles se séparerent. Les Hollandois rentrerent au Texel & les Anglois se retirerent dans leurs ports. Les Anglois avoient perdu huit vaisseaux, dont deux furent coulés à fond, un sauta & cinq furent brûlés. Le nombre de leurs morts montoit à quatre cens entre lesquels il se trouvoit huit Capitaines; celui des blessés étoit de sept cens, & presque tous leurs vaisseaux étoient hors d'état de servir. Les Hollandois perdirent environ dix vaisseaux, douze cens hommes tant tués que blessés, & sept cens que les Anglois emmenerent prisonniers. La mort du Lieutenant Amiral Tromp jetta la consternation dans toute la

Hollande. Son corps fut porté à Delft, où les Etats-Généraux lui firent ériger un mausolée.

Ruiter, qui, comme on l'a dit, s'étoit fait remorquer vers la Meuse, fit réparer son vaisseau le plus promptement qu'il lui fut possible. Il y étoit encore, lorsque le Vice-Amiral Evertsz arriva dans une galiotte & passa sur son bord avec un ordre qu'il lui apportoit de la part de Leurs Hautes Puissances de rejoindre promptement la flotte, pour aller escorter un nombre considérable de vaisseaux marchands qu'on attendoit de Norvége & de différens autres endroits: il exécuta ces ordres. Pendant qu'il y étoit occupé, Leurs Hautes Puissances firent une promotion dans la Marine & le nommerent Vice-Amiral de Hollande, sous

le Collége de l'Amirauté d'Amsterdam. Il refusa d'accepter cette dignité, parce qu'il conservoit toujours le desir de quitter le service de mer : mais on lui fit tant d'instances qu'il l'accepta ; alla, avec sa famille, s'établir à Amsterdam, où il passa depuis tout le tems qu'il n'étoit pas sur mer.

L'Angleterre & la Hollande fatiguées de la guerre, conclurent la paix. Elle fut publiée le 6 de mai 1654 à Londres, & le 8 du même mois à la Haye. Alors les Hollandois songerent à rétablir leur commerce & à réparer les pertes qu'ils avoient faites pendant la guerre. Ils chargerent Ruiter d'aller avec cinq vaisseaux de guerre dans la Méditerranée pour escorter quelques navires marchands & en ramener d'autres dont on attendoit le retour. On lui ordonna

en même-tems de saluer les vaisseaux de guerre Anglois, à la maniere accoutumée; mais on lui défendit de souffrir aucune visite de la part de ceux qu'il rencontreroit, de quelque nation qu'ils fussent. Cette défense regardoit particuliérement les Anglois : ils prétendoient avoir le droit de visiter tous les vaisseaux. Dans sa route il n'en rencontra aucun qui voulût se mettre en devoir de visiter les siens. Etant arrivé à Cadix, &, voyant que les vaisseaux marchands qu'il devoit conduire en Hollande, n'étoient pas encore prêts à partir, il alla croiser sur la Méditerranée. Pendant qu'il y étoit, plusieurs marchands Hollandois se rendirent à son bord; lui firent voir des lettres de Salé, par lesquelles on annonçoit que le Sant de cette ville traitoit les

Sujets de la République avec beaucoup de dureté, parce que le Contre-Amiral Tromp, fils du feu Lieutenant-Amiral, dont on a parlé, avoit pris, aux environs de Marmora, une flûte nommée le *Liévre*, qui étoit de Salé. Le Sant, piqué de cette insulte, avoit fait arrêter trois bâtimens d'Amsterdam qui étoient à Salé, & menaçoit de mettre dans les fers tous les équipages, si on ne rendoit la flûte avec ses marchandises. Ceux qui étoient prisonniers à Salé supplioient Ruiter de se rendre dans cette ville, espérant que le Sant & les principaux Officiers leur rendroient la liberté à la recommandation d'un homme auquel ils avoient autrefois marqué beaucoup d'égards. Ruiter avoit l'ame compatissante: il étoit toujours prêt à aller au secours des malheureux. Il

ſe hâta de partir & arriva à la rade de Salé le 10 octobre 1654. Le lendemain, il reçut une lettre de David de Vries, Conſul des Provinces-Unies à Salé. Il lui marquoit qu'il avoit cherché à appaiſer la colere du Sant; que le Contre-Amiral Tromp étoit venu, à ſa priere, devant Salé; avoit marqué au Sant qu'il s'étoit emparé du vaiſſeau le *Liévre*, parce qu'il l'avoit pris pour un Algérien; qu'il pouvoit d'ailleurs s'adreſſer à Leurs Hautes Puiſſances qui lui donneroient toute ſatisfaction. Le Conſul ajoutoit que le Sant avoit été peu ſatisfait de cette réponſe & qu'on n'avoit pu faire parvenir les intentions de ce Prince au Contre-Amiral, parce que la tempête l'avoit forcé de quitter la rade de Salé.

Ruiter envoya, ſur le champ, une

lettre au Sant. Elle étoit à-peu-près conçue en ces termes : « En arrivant » à Cadix, j'ai appris, avec chagrin, » le mécontentement qu'un de nos » Contre-Amiraux a donné à la Ré- » gence de Salé, & je me suis hâté » de venir dans cette rade, pour assu- » rer à Votre Excellence que Leurs » Hautes Puissances, les Etats-Gé- » néraux, mes Maîtres, n'ont rien » plus à cœur que d'entretenir la paix » avec elle. La prise qui a été faite » semble, à la vérité, une preuve du » contraire; mais c'est par un mal- » entendu & contre l'intention de » Leurs Hautes Puissances. Je suis fâ- » ché que les ordres de Leurs Hautes » Puissances m'empêchent de descen- » dre à terre; j'irois baiser les mains de » Votre Excellence, lui souhaiter une » longue vie, avec toutes sortes de

» prospérités, & lui présenter, de bou-
» che, des raisons qui la satisferoient,
» sans doute, & qui contribueroient
» à entretenir la paix & la bonne in-
» telligence entre la République des
» Provinces-Unies & la Régence de
» Salé; mais ne pouvant avoir cet
» honneur, je supplie Votre Excel-
» lence de permettre au Consul de
» Hollande de se rendre à mon bord,
» je m'expliquerai avec lui, & il ren-
» dra notre conversation à Votre
» Excellence ».

Le Prince de Salé avoit conçu pour Ruiter une véritable estime; il fut si content de sa lettre, qu'il lui fit faire une salve de sept coups de canon. Il permit au Consul d'aller à son bord. Il se disposoit même à lui envoyer deux députés qui devoient faire des complimens de sa part au

Vice-Amiral, lui préſenter trente moutons & quatre bœufs; mais il s'éleva une tempête ſi terrible, que Ruiter fut obligé d'abandonner ces côtes dangereuſes, & la négociation fut interrompue. Il prit la route de Cadix, s'empara d'un petit vaiſſeau de Salé; le relâcha, après avoir donné au Patron une lettre pour le Sant, auquel il faiſoit connoître les motifs qui l'avoient forcé de quitter la côte de Salé & d'abandonner la négociation. Il partit de Cadix vers le commencement de novembre 1654 avec onze vaiſſeaux marchands; laiſſa deux autres vaiſſeaux de guerre pour eſcorter le reſte de la flotte qui n'étoit pas encore en état de partir. Il rencontra dans ſa route un navire François qui revenoit du Canada & manquoit de vivres. Quoique la Cour

de France ne fût pas en bonne intelligence avec Leurs Hautes Puiſſances, il eut la généroſité de lui en fournir : on le blâma ; mais il répondit : *Ceux qui ſont dans ce vaiſſeau ignorent ce qui ſe paſſe à leur Cour. Ils n'en ſont donc pas reſponſables. D'ailleurs ils ſouffrent ; l'humanité veut qu'on les ſoulage.* La Vie des grands hommes fournit toujours des leçons de vertu.

Ruiter arriva au Texel à la fin de novembre, ſe rendit à Amſterdam & paſſa l'hiver au milieu de ſa famille. Les Magiſtrats, croyant que ce ſeroit un honneur pour la ville d'avoir au nombre de ſes citoyens un homme dont le monde entier publioit les talens & les vertus, lui envoyerent des lettres de grande Bourgeoiſie. En voici le précis :

Les Bourgmeſtres & Régens de la ville d'Amſterdam ont accordé le droit de grande Bourgeoiſie de cette ville au très-noble & très-vaillant Michel de Ruiter, Vice-Amiral de Hollande & de Oueſt-Friſe, ſous le Collége de l'Amirauté de ce reſſort, en conſidération de ſon mérite & des ſervices importans qu'il a rendus à cet Etat & qu'on eſpere qu'il rendra encore à l'avenir ; ordonnant à chacun de le reconnoître en cette qualité, de le laiſſer jouir des franchiſes, priviléges & immunités qui y ſont attachés. Donné ſous le ſceau de ladite ville, le 2 mars 1655.

Cette conceſſion du droit de grande Bourgeoiſie le mit en état de pouvoir remplir les premieres charges de la ville : Ruiter reçut avec ſatisfaction cet honneur qui ne s'accorde

que très-rarement. Alexandre le Grand accepta, avec joie, ce droit des Mégariens : il ſavoit que Hercule ne l'avoit pas dédaigné. Les Héros ont dans leurs vies des traits qui ſe reſſemblent.

Peu de tems après, Leurs Hautes Puiſſances chargerent Ruiter d'aller croiſer ſur la Méditerranée avec huit navires de guerre & deux yachts ; lui ordonnerent d'attaquer, d'enlever ou de brûler tous les vaiſſeaux de Barbarie qu'il trouveroit exerçant la piraterie ſur les vaiſſeaux des Provinces-Unies, particuliérement ceux d'Alger, de Tunis & de Tripoli ; d'aller à Salé, de traiter avec la Régence de cette ville, & de ſigner un traité d'alliance au nom des Etats. Il partit du Texel le 18 juin 1655 ; rencontra Black, Amiral d'Angleterre,

qui commandoit vingt-deux vaiſſeaux de guere, & revenoit de croiſer ſur les côtes de Barbarie. Ils ſe saluerent réciproquement & s'envoyerent de mutuels préſens.

Le 3 août, Ruiter mouilla dans la baye de Cadix. Il y apprit qu'une flûte Hollandoiſe, chargée de marchandiſes & de cinquante chevaux pour les Antilles, avoit été attaquée aux environs des Canaries, par un vaiſſeau Eſpagnol, qui s'en étoit emparé après un combat de trois heures; l'avoit pillée & amenée à Cadix; qu'on avoit tué cinq hommes, & bleſſé beaucoup d'autres; que le Capitaine de la flûte demandoit en vain qu'on le relâchât avec ſon vaiſſeau, & qu'on le dédommageât de la perte qu'on lui avoit occaſionnée; qu'on n'avoit aucun égard à ſes juſtes

demandes, parce qu'on prétendoit que le vaisseau appartenoit aux François avec lesquels on étoit en guerre, & qu'il étoit chargé de marchandises de France. Ruiter, sachant qu'il appartenoit à des marchands Hollandois, résolut de mettre tout en usage pour le faire relâcher. Il écrivit au Duc de Medina-Cœli, Commissaire général de la mer & des rivages d'Andalousie; lui remontra que la prise de ce vaisseau étoit contraire au traité de paix & d'alliance perpétuelle conclu entre le Roi d'Espagne & les Etats des Provinces-Unies; le pria de faire relâcher, par cette considération, la flûte Hollandoise & sa charge entiere, sans frais ni perte, même en la dédommageant de celle que lui causoit le retard qu'on avoit l'injustice de lui faire essuyer. Il demanda

demanda en outre ſatisfaction au ſujet de ceux qui avoient été tués & bleſſés ſur le vaiſſeau Hollandois dans une attaque auſſi mal fondée; enfin que, pour donner l'exemple, on fît punir ceux qui avoient ainſi violé le traité de paix, & ajouta que Leurs Hautes Puiſſances lui avoient donné ordre de ne point ſouffrir qu'on interrompît leurs Sujets dans le commerce, & de les protéger par toutes ſortes de moyens légitimes. Il finit par lui aſſurer que s'il ne réuſſiſſoit pas par la voie de la douceur, il ſauroit en employer une autre; qu'il étoit obligé de partir le lendemain après midi; mais que s'il ne recevoit pas une ſatisfaction entiere avant ce tems-là, il différeroit ſon départ pour ſe la faire rendre; qu'il enleveroit le premier vaiſſeau Eſpagnol

qu'il rencontreroit, l'enverroit à Amſterdam, pour dédommager les Sujets de Leurs Hautes Puiſſances de la perte qu'on leur faiſoit eſſuyer.

Cette fermeté étonna le Duc; il chargea deux marchands Hollandois, qui étoient alors à Cadix, d'aller dire, de ſa part, au Vice-Amiral des Provinces-Unies qu'auſſi-tôt que l'on ſeroit débarraſſé du ſoin important d'équipper une flotte deſtinée contre les Anglois, on ſe hâteroit de terminer l'affaire du vaiſſeau qu'il reclamoit.

Peu de tems après, l'Amirauté de Cadix déclara que le vaiſſeau Hollandois n'étoit pas de bonne priſe; mais elle vouloit exiger que le Capitaine indiquât l'endroit où étoient ſes marchandiſes & les perſonnes qui les avoient achetées. On refuſoit d'ail-

leurs de le dédommager de la perte que lui causoit le retard de son voyage & de celle qu'il avoit essuyée à l'égard de ses cinquante chevaux qu'on avoit été obligé de donner à vil prix, parce qu'on les avoit mal soignés & qu'ils étoient beaucoup déchus de leur valeur.

Ruiter trouva cette sentence si injuste, qu'il écrivit une seconde lettre au Duc de Medina-Cœli. Voici à-peu-près ce qu'elle contenoit: « M. le » Duc, la sentence que l'Amirauté » de Cadix a rendue au sujet du vaisseau Hollandois que l'on retient, ne » peut être exécutée à plusieurs égards. » 1°. Le maître de ce vaisseau ne doit » point être forcé à déclarer ni le lieu » où sont ses marchandises, ni les personnes qui les retiennent: il lui suffit de faire voir incontestablement

» en quoi consistoit la charge de son
» vaisseau, & après cette preuve, on
» doit la lui restituer en entier, ou
» lui en doner la valeur. 2°. A l'égard
» des chevaux, il n'en doit pas sup-
» porter la perte, puisqu'elle est oc-
» casionnée par l'injuste violence
» qu'on lui a faite en enlevant son
» bâtiment. Ceux qui l'ont commise
» lui doivent le dédommagement de
» toutes les pertes qu'elle lui a occa-
» sionnées, & le remboursement de
» tous les frais. La réputation que
» vous avez d'équité & de sagesse me
» fait espérer que vous ferez justice
» en cette occasion; que non-seule-
» ment le bâtiment sera relâché, mais
» encore que le propriétaire sera dé-
» dommagé de toutes les pertes qu'il
» a souffertes dans cette conjoncture.
» Si on en agit autrement, je vous

» avertis, pour la derniere fois, que
» j'exécuterai les ordres que j'ai reçus
» de mes Maîtres, qui ſont de mettre
» tout en uſage pour empêcher qu'on
» ne faſſe ni tort, ni violence à leurs
» Sujets. Enfin je ferai violence à mon
» inclination qui eſt portée pour la
» paix. D'ailleurs je deſire, de tout
» mon cœur, de trouver les occaſions
» de prouver au Roi d'Eſpagne mon
» humble reſpect & d'aſſiſter ſes Su-
» jets ». Le Duc fit une réponſe fort
honnête à Ruiter; mais on laiſſa encore couler beaucoup de tems avant
de terminer cette affaire. Ruiter,
impatienté de ces délais, & ne voulant cependant commettre aucun
acte d'hoſtilité ſans l'aveu de Leurs
Hautes Puiſſances, les informa de ce
qui ſe paſſoit. Ils en écrivirent au Roi
d'Eſpagne qui fit rendre juſtice au

marchand Hollandois. Nous ſommes entrés dans ces détails pour faire connoître la fermeté & la prudence du Héros dont nous écrivons l'hiſtoire. Il ſe trouveroit, ſans doute, peu d'hommes qui pouſſaſſent le zèle pour l'honneur de leur nation, pour les intérêts d'un compatriote juſqu'à braver le reſſentiment d'un Seigneur de l'importance du Duc de Medina-Cœli; mais il s'en trouveroit beaucoup que l'indifférence, ou la crainte de ſe nuire retiendroit dans l'inaction.

Enfin Ruiter partit de Cadix pour aller exercer ſon courage contre les Corſaires de Barbarie. Il ordonna aux Capitaines des vaiſſeaux d'éviter l'abordage, s'ils voyoient que les ennemis fuſſent plus forts qu'eux, de faire le feu le plus vif juſqu'à ce qu'il arborât la flamme qui feroit le ſignal

à chacun de faire les plus grands efforts, & de se tenir à la vue les uns des autres. Il faisoit avancer tous les matins les quatre meilleurs voiliers, deux à bas bord & deux à stribord du pavillon qu'on ne devoit jamais perdre de vue; ils devoient *heler* (*) tous les bâtimens qu'ils pourroient atteindre, les reconnoître & se rendre tous les soirs sous le pavillon. Si, dans la route on trouvoit l'occasion de chasser sur quelque vaisseau, & s'il y avoit apparence de le pouvoir joindre, on pouvoit le poursuivre, en tirant un coup de canon de demi-heure en demi-heure, en prenant grand soin d'examiner en quel parage on quitteroit l'escadre, afin de venir

(*) C'est crier aux gens d'un vaisseau qu'on rencontre pour savoir d'où il vient, où il va, à qui il appartient, &c.

promptement la rejoindre. Lorſqu'il eut donné ces inſtructions, il continua ſa route vers Alger. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il envoya un des Capitaines de ſon eſcadre reconnoître le port & voir le nombre de vaiſſeaux qui étoient devant la ville. Il lui rapporta qu'il y avoit cinq vaiſſeaux à la rade & ſix ou ſept dans le port. Sur le ſoir il s'approcha à une portée de canon de la ville; fit mettre pavillon d'Angleterre ſur tous ſes vaiſſeaux, pour tromper les Corſaires, & prendre ou brûler leurs vaiſſeaux; mais au lever du ſoleil, il s'apperçut qu'ils étoient ſur leurs gardes. Voyant que ſon projet étoit découvert, il remit à la voile & le vent le pouſſa vers Malaga, où il prit une barque Turque montée par vingt Maures. Le Capitaine étoit un des grands ſcélérats qu'on pût

rencontrer. Il étoit Eſpagnol, né à Ceuta; avoit autrefois commis un meurtre; s'étoit enfui chez les Turcs, avoit embraſſé le Mahométiſme, & voué une haine implacable aux Chrétiens. Dans l'eſpace de douze ans il en avoit enlevé plus de deux cens, dont la plupart étoient ſes parens; les avoit fait eſclaves & vendus aux Maures: il avoit pouſſé la ſcélérateſſe juſqu'à menacer ſon pere d'un pareil traitement. Ruiter ſe hâta de punir ce monſtre; il le fit pendre.

Il remit peu de tems après à la voile, paſſa le détroit de Gibraltar; retourna ſur la côte de Barbarie, apperçut un vaiſſeau qui étoit l'Amiral d'Alger, lui donna la chaſſe; tira tant de coups de canon deſſus qu'il le fit couler bas. Il eut le bonheur de ſauver ſur ſes chaloupes dix eſclaves

Chrétiens qui s'étoient jettés à la nage. Peu après il fit essuyer le même sort à un autre Corsaire Algérien; se rendit ensuite devant Salé; salua la ville de neuf coups de canon. La ville lui répondit par un pareil nombre. Il envoya des députés à la Régence pour faire un accommodement avec elle, selon les ordres qu'il en avoit reçus de Leurs Hautes Puissances. Pendant la négociation, il ordonna à cinq vaisseaux d'aller croiser contre les Algériens, & resta devant Salé pour conclure le traité; il le fut vers le 22 octobre. On rendit de part & d'autre les prises qu'on avoit faites; on mit en liberté tous les esclaves & on convint de certains signaux par lesquels les vaisseaux des deux nations se reconnoîtroient en mer. Avant que Ruiter partît de la rade de Salé,

la Régence lui envoya quarante-quatre moutons, quatre chevreaux, deux cens poules, quatre peaux de lion, & une de tigre; une grande quantité de melons, dix jattes d'eau fraîche & un ſac contenant cent trente paires de ſouliers pour ſon équipage.

Les cinq vaiſſeaux qu'il avoit envoyés croiſer contre les Algériens pendant qu'il étoit occupé à conclure le traité de paix avec la Régence de Salé, coulerent bas pluſieurs Corſaires; en forcerent d'autres à ſe faire échouer. Lorſque Ruiter les eut joints, ils continuerent à croiſer, en attaquerent deux ſous les murs d'Arzila, ville du Royaume de Fez, ſituée à quatorze milles de l'embouchure du détroit de Gibraltar, en prirent un, mirent l'autre hors d'état de tenir la mer.

Ruiter, voyant qu'il commençoit à manquer de poudre, de balles & de boulets, se retira à Cadix, d'où il en fit demander aux Etats-Généraux : ils lui en envoyerent ; mais le Capitaine du vaisseau qui les apporta, lui remit de la part de Leurs Hautes Puissances, un ordre par lequel il lui étoit enjoint de revenir le plus promptement qu'il seroit possible. Il prit sous son escorte une flotte marchande chargée de marchandises précieuses, & d'une quantité très-considérable d'argent. Il mit à la voile le 5 avril 1656 pour retourner en Hollande, continua sa route fort tranquillement jusqu'auprès de Douvres. Là il rencontra sept vaisseaux de guerre Anglois commandés par Guillaume Wilthorn qui se proposoit d'enlever les vaisseaux marchands ;

mais quand il ſut que c'étoit Ruiter qui commandoit les vaiſſeaux de guerre, il n'oſa l'attaquer : la flotte entra au Texel le 2 de mai 1656 & cauſa une joie générale dans toute la Hollande. Le Conſeil de l'Amirauté témoigna à Ruiter combien il étoit ſatisfait de ſa conduite & des ſervices qu'il venoit de rendre à la République. Effectivement il avoit brûlé, coulé bas, détruit ou pris ſur les Corſaires ſix grands vaiſſeaux & deux barques ; repris trois vaiſſeaux que les Turcs avoient enlevés aux Hollandois ; délivré un grand nombre d'eſclaves Chrétiens, établi la paix avec la Régence de Salé, & fait apporter en Hollande, malgré les Anglois, une très-grande quantité d'argent.

Les grands avantages que Charles-Guſtave, Roi de Suede, remportoit

ſur les Polonois, cauſerent de l'inquiétude aux Hollandois: ils avoient peur qu'il ne s'emparât de la Pruſſe & de Dantzic; qu'il ne troublât leur commerce dans la mer Baltique. Ils firent équipper, avec toute la diligence poſſible, une flotte de vingt-cinq vaiſſeaux de guerre; en confierent le commandement à Ruiter qui ſortit du Vlie le dernier de mai 1656 & mouilla près du Sond le 8 juillet ſuivant. Il deſcendit à terre, alla à Copenhague pour conférer avec les Ambaſſadeurs de Leurs Hautes Puiſſances. Le 27, le Lieutenant-Amiral d'Opdam le joignit avec le reſte de la flotte, qui, étant réunie, ſe trouva compoſée de quarante-deux vaiſſeaux. Elle ſe rendit à Dantzic & fut ſaluée, en arrivant, de toute l'artillerie des châteaux. Une partie des Officiers de

la Régence, & une députation du corps des Marchands allerent témoigner au Lieutenant-Amiral & aux autres Officiers Généraux la ſatisfaction que leur arrivée cauſoit à toute la ville en général.

La flotte Hollandoiſe reſta à la rade de Dantzic juſqu'au 6 octobre 1656, que la paix fut conclue entre la Suede & la Pologne. Alors l'armée navale reprit la route de Hollande où elle arriva ſans accident quoiqu'elle eût été ſouvent battue de la tempête. Ruiter ſe rendit à Amſterdam pour ſe repoſer de ſes fatigues au milieu de ſa famille: mais on ne l'y laiſſa pas long-tems. Les Corſaires de Barbarie avoient enlevé, depuis peu, un nombre ſi conſidérable de vaiſſeaux Hollandois, que les Etats-Généraux jugerent à propos de

l'envoyer dans la Méditerranée avec une escadre assez forte pour les punir & les tenir en respect. Les instructions que le Conseil de l'Amirauté d'Amsterdam lui donna, portoient qu'il devoit rendre tous les honneurs possibles aux vaisseaux des Rois, Princes, Puissances, &c. alliés des Provinces-Unies, autant que la dignité de la République le permettroit; que s'il rencontroit en mer des vaisseaux marchands Anglois ou Danois, il falloit qu'il les escortât; qu'il tâchât, par toutes sortes de voies, de faire dédommager les Sujets des Etats des pertes qu'ils avoient souffertes depuis quelque tems par les violences des navires de guerre François; de les attaquer & de les prendre s'il étoit possible; de donner la chasse à tous les vaisseaux de Barbarie, à

l'exception de ceux de Salé. Il lui étoit en outre défendu très-expressément de laisser visiter les vaisseaux marchands Hollandois par les vaisseaux de guerre Anglois, & ordonné en même-tems de repousser la violence par la violence; mais les Etats, craignant une rupture entiere avec l'Angleterre, lui retirerent cet ordre. Il ne le rendit qu'avec peine, & écrivit au Conseil de l'Amirauté la lettre suivante :

« Nobles & Puissans Seigneurs,

» Le sieur Cœverden, député de » Vos Nobles Puissances, m'a fait » savoir que Leurs Hautes Puissances » ont trouvé bon de révoquer l'acte » du 3 novembre, qui m'avoit été » donné pour notre escadre, ce qui

» paroît fort étrange & peu suppor-
» table à de fideles serviteurs de l'Etat
» & à de bons soldats. Car nous ne
» pouvons manquer de recevoir des
» affronts considérables à la honte
» de notre Etat ; les marchands & le
» peuple seront dans le cas de nous
» regarder comme des lâches. D'ail-
» leurs c'est nous lier les mains &
» nous mettre dans l'impuissance de
» garantir les vaisseaux qui seront
» sous notre escorte. Nous serons
» exposés aux insultes du moindre
» des Sujets de l'Angleterre qui visi-
» tera nos vaisseaux à son gré & qui
» ne manquera pas de s'en rendre
» maître sur la moindre prétention
» qu'il lui plaira de former, se mo-
» quant ensuite de nous & nous trai-
» tant d'ames viles, ce qui ne peut
» être envisagé par de bons serviteurs

» de l'Etat qu'avec dépit. J'ose espé-
» rer que Leurs Hautes Puissances, y
» faisant encore réflexion, prendront
» d'autres mesures dont elles nous
» feront part au plutôt, car nous
» sommes prêts à mettre à la voile
» au premier bon vent. Je finis ici &
» demeure,

» Nobles & Puissans Seigneurs,

» De Vos Nobles Puissances,

» Le très-humble serviteur
» MICHEL DE RUITER ».

Il falloit un homme tel que Ruiter pour soutenir l'honneur des Hollandois contre la vanité des Anglois. Les Conseillers de l'Amirauté ne jugerent pas à propos d'attendre une derniere délibération de Leurs Hautes

Puiſſances ; ils réſolurent d'envoyer à Ruiter une dépêche, par laquelle ils lui preſcrivirent ce qu'il auroit à permettre & à refuſer aux Anglois, & ce nouvel ordre étoit à-peu-près conforme à l'ancien : il le reçut au Texel ; mit à la voile avec ſix vaiſſeaux de guerre le 24 décembre 1656 & arriva à Cadix le 20 janvier ſuivant. Le Duc de Medina-Cœli voulut l'engager à croiſer ſur ces parages juſqu'à ce que la flotte chargée d'argent & qu'on attendoit, fût arrivée : mais Ruiter lui répondit qu'il ne pouvoit employer les vaiſſeaux de la République au ſervice d'une Puiſſance étrangere, ſans un ordre précis des Etats-Généraux. Il partit de Cadix le 28 du même mois ; rencontra deux vaiſſeaux de guerre Hollandois qui ſe joignirent à ſon eſcadre. Il ſe

préparoit à continuer ſes courſes contre les Corſaires d'Alger, de Tunis, &c. lorſqu'il reçut un ordre des Etats-Généraux de courir ſur tous les vaiſſeaux de guerre François qu'il rencontreroit dans la Méditerranée. Les habitans de Toulon avoient armé en courſe une multitude de vaiſſeaux qui pilloient, rançonnoient, ou enlevoient tous ceux qu'ils rencontroient appartenans aux Hollandois, & ſans déclaration de guerre. En vain Leurs Hautes Puiſſances avoient fait faire, par leur Ambaſſadeur, des repréſentations à la Cour de France, ils n'avoient pu obtenir juſtice : elles réſolurent d'employer la force pour la faire rendre.

Le lendemain du jour que Ruiter eut reçu l'ordre de courir ſur les vaiſſeaux François, étant ſous l'île de

Corſe, il apperçut, dans un éloignement aſſez conſidérable, deux bâtimens qui chaſſoient ſur lui : il en fit autant ſur eux. Lorſque les deux bâtimens furent aſſez près des Hollandois pour les examiner, ils reconnurent qu'ils avoient affaire à des vaiſſeaux de guerre & chercherent à s'éloigner. Ruiter les pourſuivit, &, pour aller plus vîte, fit mouiller les voiles de ſes vaiſſeaux ; larguer (*) les garcettes & les pantocheres, afin d'avancer plus vîte. Sur le midi il joignit les deux bâtimens entre les

---

(*) *Larguer* ſignifie *lâcher. Les garcettes* ſont de petites cordes faites de vieux cordages qu'on a détreſſés & qui ſervent à freler les voiles, c'eſt-à-dire les plier contre les vergues. *Les pantocheres* ſont les cordes qui ſervent à *rider* ou roidir les haubans qui tiennent le mât.

îles Gorgone & de Corse: ils étoient François. Il commanda au Capitaine du plus gros vaisseau de venir à son bord: celui-ci, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de résister, s'y rendit; Ruiter le retint prisonnier, s'empara de son vaisseau. Deux Capitaines Hollandois prirent l'autre vaisseau François; ce fut le 12 mars 1657: ces deux bâtimens avoient été construits en Suéde & donnés depuis long-tems au Roi de France. Le plus grand se nommoit *la Reine*, portoit deux cens trente hommes d'équipage, trente piéces de canon de fonte, & deux de fer. L'autre étoit une frégate, nommée *le Chasseur*, montée de cent quatre-vingts hommes & de vingt-huit canons, dont il y en avoit dix huit de fonte. Ruiter informa le Conseil de l'Amirauté d'Amsterdam

de la prise de ces deux vaisseaux, & l'avertit en même-tems qu'ils avoient causé des pertes considérables aux Hollandois; qu'ils étoient les deux meilleurs voiliers de Toulon.

Le Capitaine du vaisseau la Reine étoit un Chevalier de Malthe, nommé de la Lande, qui faisoit, depuis plusieurs années, le métier de Corsaire. C'étoit lui qui, peu de tems auparavant, avoit arrêté Ruiter, &, frappé de la fierté de ses réponses, avoit bu avec lui & l'avoit laissé aller, en lui souhaitant un heureux voyage. Les ordres que Ruiter avoit reçus ne lui permettoient pas de relâcher de la Lande avec ses vaisseaux; mais, ce qui étoit en son pouvoir, il le traita avec beaucoup de douceur; même d'honnêteté. Il se rendit à Barcelone; donna des barques & des vivres

vivres aux prisonniers François, dont le nombre montoit à quatre cens douze; les fit conduire à Marseille, retint les deux Capitaines avec les deux Lieutenans; il se rendit ensuite à Cadix, y vendit le plus gros des deux vaisseaux François; envoya l'autre en Hollande avec les Officiers qu'il avoit retenus prisonniers.

La nouvelle de la prise de ces deux vaisseaux étant arrivée à la Cour de France, y causa beaucoup de surprise & d'indignation en même-tems. On assembla le Conseil, pour délibérer sur le parti qu'on avoit à prendre. Quelques Ministres dirent que, pour venger l'insulte faite au pavillon du Roi, il falloit déclarer la guerre aux Hollandois; d'autres furent d'un sentiment opposé. Après de longs débats, on décida qu'il falloit envoyer

ordre dans tous les ports & dans toutes les provinces de France d'arrêter, sans délai, les vaisseaux, marchandises, biens & effets appartenans aux Hollandois. Les Etats-Généraux chargerent leur Ambassadeur de représenter au Roi que le Vice-Amiral Ruiter n'avoit point insulté le pavillon de Sa Majesté; qu'il avoit seulement pris des Corsaires, qui, depuis long-tems, pilloient les vaisseaux des Provinces-Unies & ruinoient leur commerce. Le Ministere de France envoya en Hollande, en qualité d'Ambassadeur, Jacques-Auguste de Thou, Comte de Meslai, Président au Parlement de Paris & Conseiller d'Etat, fils du célébre de Thou, aussi Président au Parlement de Paris, & qui a écrit cette fameuse Histoire qu'on ne se lasse point d'admirer.

Cet Ambaſſadeur parla d'un ton fort haut la premiere fois qu'il parut devant les Etats-Généraux. Il porta, au nom du Roi, une plainte très-vive au ſujet de la priſe des deux bâtimens François ; en demanda la reſtitution ; ajouta que le Roi ſon Maître vouloit que Ruiter fût rigoureuſement châtié. Le ſieur Van-Gent, alors Préſident aux Etats, répondit que le Roi de France avoit envoyé ſon Ambaſſadeur porter ſes plaintes, afin de prévenir celles que les Etats étoient fondés à faire des inſultes qu'ils avoient ſouffertes des pirateries que l'on exerçoit ſur leurs Sujets depuis ſi long-tems ; que c'étoit au Roi à faire les réparations qu'il vouloit exiger ; qu'enfin, on alloit uſer de repréſailles, défendre l'entrée de toutes les marchandiſes de France en

Hollande, arrêter tous les vaiſſeaux & effets appartenans aux François, & prendre leurs bâtimens lorſqu'on pourroit les rencontrer; qu'à cet effet on alloit faire augmenter la Marine de Hollande. Le 26 avril 1657, les Etats firent afficher un placard, par lequel on ſaiſiſſoit les vaiſſeaux, les marchandiſes, deniers, effets, lettres de change & dettes actives qui ſe trouveroient appartenir aux Sujets du Roi de France, & cela fut exécuté dans toute la Hollande. Par un autre placard du 11 mai de la même année, les Etats-Généraux défendirent de faire entrer dans les pays ſoumis à leur domination aucunes denrées, marchandiſes, &c. venant du Royaume de France, à peine de mille livres contre les voituriers, acheteurs, ou vendeurs.

M. de Thou, voyant que les affaires prenoient une ſi mauvaiſe tournure, chercha à gagner pluſieurs particuliers à force d'argent: mais les Etats de Hollande en furent avertis, & engagerent la Généralité à envoyer par-tout un formulaire de ſerment, par lequel les Magiſtrats devoient promettre, & affirmer *que dans les délibérations importantes qu'il s'agiroit de faire au ſujet des entrepriſes de la France contre les habitans des Provinces-Unies, ils ne ſe laiſſeroient prévenir par aucune vue d'intérêt particulier; qu'au contraire ils donneroient leur avis avec ſincérité; qu'ils ne prendroient pour guide que la gloire de l'Etat & le bien des particuliers; qu'au cas qu'on vînt à leur promettre que ſi, par leurs conſeils, on rempliſſoit*

les intentions de la France, on leur reſtitueroit les vaiſſeaux, & les effets qui pourroient appartenir à eux ou à leurs parens, & qu'on feroit payer leurs dettes actives, non-ſeulement ils rejetteroient de ſemblables offres, mais que, ſans aucun délai, ils en donneroient avis dans les lieux où ils aſſiſteroient au Conſeil pour y donner leur voix; qu'ainſi Dieu les aidât.

La France étoit alors agitée par des troubles intérieurs; le Miniſtere ſentit qu'il ſeroit dangereux d'entrer en guerre avec une Puiſſance auſſi formidable ſur mer que l'étoit la Hollande. Il promit à Leurs Hautes Puiſſances de ſatisfaire leurs Sujets ſur les pertes qu'ils avoient eſſuyées de la part des Corſaires François: Leurs Hautes Puiſſances s'engage-

rent, de leur côté, à rendre les deux vaiſſeaux que Ruiter avoit pris, ou à en payer la valeur. Le Conſeil de l'Amirauté d'Amſterdam, voulant marquer à ſon Vice-Amiral combien elle étoit ſatisfaite de ſa conduite, lui envoya une chaîne d'or.

Pendant les conteſtations qui s'étoient élevées entre le Gouvernement de Hollande & le Miniſtere de France, Ruiter continuoit à remplir les ordres qu'il avoit reçus. De Barcelone il s'étoit rendu à Cadix, comme nous l'avons dit. Il y reçut un renfort de ſix vaiſſeaux de guerre, &, en ayant alors douze ſous ſon pavillon, il dirigea ſa marche du côté de Salé, y arriva le 16 avril 1657; renouvella le traité de paix entre la Régence de cette ville & la République de Hollande: il retourna enſuite à Cadix;

y apprit qu'on avoit arrêté en France les vaiſſeaux Hollandois qui s'y trouvoient. Il écrivit pluſieurs lettres à l'Amirauté d'Amſterdam, pour obtenir la permiſſion de courir ſur les vaiſſeaux François afin de venger les Sujets des Etats-Unis des pertes que les Armateurs de cette nation leur faiſoient ſouffrir. Sa patience fut enfin épuiſée, lorſqu'il apprit qu'on avoit arrêté à Marſeille & à Toulon quatre vaiſſeaux Hollandois; qu'on en avoit chaſſé les équipages; mis des François à leur place, pour tranſporter en Italie du ſecours au Duc de Modene qui étoit alors en guerre avec les Eſpagnols. Etant informé que cinq vaiſſeaux de guerre François étoient arrivés à Via-Regia, port de la République de Lucques, avec les quatre navires Hollandois, &

qu'ils y débarquoient des troupes, il partit, ſur le champ, dans l'intention de joindre l'eſcadre Françoiſe & de reprendre les quatre vaiſſeaux Hollandois. Lorſque les François l'apperçurent, ils appareillerent promptement & firent route vers le port de Spétia, appartenant à la République de Gênes. Alors Ruiter employa tout l'art des Pilotes & des matelots pour les joindre : il alloit à voiles & à rames, à cauſe du calme ; vouloit venir à l'abordage. Il joignit un des vaiſſeaux Hollandois que les François avoient pris & qui ſe nommoit l'*Agneau blanc* : il ſe rendit ſans réſiſtance ; ce qui eſt d'autant plus étonnant que le vaiſſeau de Ruiter étoit à plus d'une lieue en avant de ſa flotte. Le reſte des vaiſſeaux François entra dans le port de Spétia ;

Ruiter y entra auſſi, lorſque toute ſa flotte l'eut joint, & jetta l'ancre à la portée du piſtolet des François; envoya demander au Gouverneur du château la permiſſion de les attaquer; en lui faiſant ſavoir les raiſons qui l'y engageoient. Le Gouverneur répondit qu'il ne pouvoit accorder cette permiſſion, ſans un ordre de la Seigneurie de Gênes. Ruiter écrivit au Doge & aux Sénateurs; leur fit connoître les motifs qui l'engageoient à pourſuivre les François partout où il les trouvoit; & lès pria de permettre qu'il leur livrât combat dans le port de Spétia. Peu de tems après, Lazare-Marie Doria ſe rendit au bord de Ruiter, lui remit une lettre de la part du Doge & de la Seigneurie, par laquelle on lui marquoit que l'Etat de Gênes ne pouvoit

lui permettre d'attaquer dans ſes ports des vaiſſeaux qui étoient au ſervice du Roi de France; qu'on n'en pouvoit douter, puiſqu'ils tranſportoient des ſoldats que ce Monarque envoyoit au ſecours du Duc de Modene. Ruiter, voyant que le Doge & la Seigneurie perſiſtoient dans leur refus, réſolut de paſſer outre & ſe prépara à former l'attaque. Pendant qu'il donnoit ſes ordres, il découvrit quatre vaiſſeaux qui venoient dans la baye de Spétia: il les envoya reconnoître. Ayant appris que c'étoient des vaiſſeaux de guerre Hollandois, il leur fit dire de le joindre & les retint, parce que les François publioient qu'il viendroit dans peu de jours une eſcadre de Toulon pour les ſecourir.

Ruiter étant près de former ſon

attaque, réfléchit ſur les ſuites qu'elle pourroit avoir, s'arrêta; réſolut de ſe borner à tenir les vaiſſeaux François bloqués, & à empêcher qu'il ne leur arrivât des vivres, dont il ſavoit qu'ils avoient beſoin. Les déſerteurs qui paſſoient en foule ſur ſes vaiſſeaux l'avertiſſoient que les François ſe trouvoient dans le plus preſſant beſoin; qu'ils avoient réſolu de ſe rendre à terre dans les barques & de percer leurs vaiſſeaux pour les faire couler à fond; mais on apporta à Ruiter des dépêches de Hollande qui lui annonçoient que la paix étoit faite entre la France & les Provinces-Unies. Il fit auſſi-tôt ſavoir cette nouvelle à ſes Capitaines & la communiqua à Fricambaut, qui commandoit l'eſcadre Françoiſe, lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit

avoir beſoin & qu'il ſeroit en ſon pouvoir de lui fournir. Le jour ſuivant, qui étoit le 18 juillet 1657; il leva l'ancre; alla mouiller devant Livourne; envoya quatre de ſes vaiſſeaux croiſer près du détroit de Gibraltar, pour donner la chaſſe aux Corſaires Turcs, & ſe rendit, avec le reſte de ſon eſcadre, vers Toulon, où il mouilla le 25, manda au Chevalier Paul, Gouverneur de Marſeille, qu'il étoit venu pour reſtituer les deux vaiſſeaux qu'il avoit pris ſur les François, comme le traité de paix le portoit. On lui redemanda les ſoldats & les matelots François qui avoient déſerté au port de Spétia & paſſé ſur ſes vaiſſeaux. Il écrivit au Chevalier Paul, une lettre conçue en ces termes:

« Monſieur,

» Je deſirerois de pouvoir vous
» rendre les matelots & les ſoldats,
» qui, au port de Spétia, ont paſſé
» ſur mes vaiſſeaux; mais, comme
» ils ſe ſont mis ſous ma protection,
» je ne puis vous les renvoyer, à
» moins que vous ne me donniez
» votre parole que vous ne leur ferez
» ſubir aucun châtiment. Dès que
» vous me l'aurez donnée, je les fe-
» rai conduire où il vous plaira; mais,
» en cas de refus, je vous ſupplie de
» m'excuſer, ſi je ne ſatisfais pas à
» votre demande, & vous offre mes
» ſervices en toute autre occaſion.
» Je ſuis,

» Monſieur,

» Votre affectionné ami & ſerviteur

» MICHEL DE RUITER ».

Le Chevalier Paul lui fit une réponse fort honnête & lui assura que les déserteurs n'avoient rien à craindre. Sur sa parole Ruiter les fit conduire à terre. Il mit ensuite à la voile, pour aller encore croiser sur les Corsaires Turcs : mais ils se tenoient si bien sur leurs gardes qu'il n'en prit que deux.

Les Etats-Généraux résolurent de profiter des préparatifs de mer que leur démêlé avec la France les avoit engagés à faire, pour exiger des Portugais une réparation des injures & des pertes qu'ils avoient fait essuyer à leurs Sujets, au Brésil & dans différentes autres contrées. Ils envoyerent ordre à Ruiter de croiser sur les côtes de Portugal, où le Lieutenant-Amiral de Hollande devoit se rendre avec une flotte de quatorze vaisseaux;

qu'en attendant cette jonction, s'il voyoit arriver les vaisseaux que les Portugais attendoient du Brésil, ou quelques autres de leur nation richement chargés, il fît l'impossible pour s'en rendre maître. Cette instruction étoit datée du 20 Août 1657; mais elle ne parvint à Ruiter que le 18 octobre, qu'il étoit devant Cadix. L'escadre, commandée par le Lieutenant-Général étoit sortie de la Meuse le 5 de septembre, & mouilla le 25 devant Cascais, à l'embouchure du Tage. Si-tôt que Ruiter eut reçu les ordres des Etats-Généraux, il chercha l'escadre du Lieutenant-Général de Hollande, la joignit le 26 octobre. On divisa la flotte Hollandoise en trois escadres, avec ordre d'aller croiser chacune de leur côté: elles prirent un

nombre assez considérable de vaisseaux Portugais chargés de marchandises. La nuit du 30 au 31 octobre, Ruiter apperçut des feux étrangers sur la mer : il se douta que c'étoit la flotte Portugaise qui revenoit du Brésil ; avança dessus, la joignit & en prit une partie. Le lendemain, le Lieutenant - Amiral avança du côté où étoit Ruiter, parce qu'il y avoit entendu tirer du canon. Le Lieutenant-Général, voyant que le reste des vaisseaux Portugais étoit échappé & entré dans les ports de Portugal, prit le parti de retourner en Hollande, où la flotte n'arriva que vers le commencement de décembre, parce qu'elle fut battue de la tempête.

Les Etats-Généraux, ayant résolu de continuer la guerre contre le

Portugal, firent des préparatifs formidables, envoyerent Ruiter avec vingt-deux vaisseaux de guerre & deux yachts vers les côtes de ce pays; lui ordonnerent de courir sur les vaisseaux Portugais & de s'en emparer s'il le pouvoit; d'attaquer aussi les Armateurs de Biscaie qui troubloient le commerce des Hollandois & leur causoient des pertes considérables, malgré les représentations qu'on avoit faites à la Cour d'Espagne.

Ruiter partit du Texel au commencement de juin 1658; distribua son escadre en trois divisions; garda le commandement de la premiere; donna celui des deux autres à des Officiers dont il connoissoit la valeur. Une tempête des plus violentes le força d'entrer aux Dunes. Il

en partit le 16 juin, arriva le 4 juillet devant l'embouchure du Tage & jetta l'ancre par le travers des Caſcaies. A peine y étoit-il arrivé, que ſes gens découvrirent trente ou quarante barques de pêcheurs. Ruiter envoya des chaloupes deſſus: elles en prirent neuf; mais Ruiter ſentit qu'il ſeroit injuſte de faire ſouffrir des innoçens pour des coupables; il relâcha ces barques avec les pêcheurs.

La flotte Hollandoiſe croiſa ſur les côtes de Portugal juſqu'au 25 octobre, ſans rencontrer un ſeul vaiſſeau ennemi. Elle mit à la voile pour retourner en Hollande, & arriva au Texel le 19 novembre.

Ruiter avoit été étonné de ne pas voir arriver ſur les côtes de Portugal le Lieutenant-Amiral des Etats-Généraux: mais ſon étonne-

ment ceſſa, lorſqu'il fut en Hollande. Il apprit que Charles X, Roi de Suede, avoit fait une invaſion dans le Danemarck, qu'il ſe propoſoit de ſubjuguer ce Royaume; que les Etats-Généraux avoient envoyé le Lieutenant-Amiral, avec une flotte conſidérable au ſecours du Roi de Danemarck, leur allié; que la flotte Hollandoiſe avoit battu celle de Suede dans le Sond. On lui donna ordre de ſe tenir prêt à partir pour le Danemarck avec quatre vaiſſeaux de guerre & quatre mille hommes; mais la ſaiſon étoit trop avancée; on le fit reſter au Texel pour y attendre de nouveaux ordres, & l'on envoya au Lieutenant-Amiral des dépêches, par leſquelles il lui étoit ordonné de paſſer l'hiver en Danemarck avec ſa flotte.

Leurs Hautes Puiſſances furent informées que l'Angleterre, mécontente des ſecours qu'elles fourniſſoient au Roi de Danemarck, avoit réſolu d'envoyer une flotte dans le Sond. Elles crurent qu'il étoit néceſſaire d'augmenter les forces de celle qui étoit au Texel ; équipperent trente-neuf vaiſſeaux de guerre ; en donnerent le commandement à Ruiter, avec ordre de joindre le Lieutenant-Amiral qui étoit reſté devant Copenhague, & de lui remettre le commandement de toute la flotte.

Il mit à la voile le 20 mai 1659 : lorſqu'il fut entre le Vlie & le Dogerbanc, il reçut la copie d'un traité conclu entre la France, l'Angleterre & les Etats des Provinces-Unies. Ces trois Puiſſances s'engageoient à faire réciproquement tous leurs

efforts, pour rétablir la paix entre la Suede & le Danemarck, pour conſerver la liberté de la navigation dans la mer Baltique: elles s'engageoient, en outre, à ne fournir aucun ſecours ni par mer ni par terre à l'un des deux Rois. En conſéquence Leurs Hautes Puiſſances défendirent à Ruiter d'aller à Copenhague joindre le Lieutenant-Amiral des Provinces-Unies; enfin de ne commettre aucun acte d'hoſtilité pendant l'eſpace de trois ſemaines qu'on devoit employer à conclure la paix entre les deux Puiſſances belligérantes.

Suivant ces ordres, Ruiter n'avança plus qu'à petites journées: le 7 de juin il arriva à Schagerraak, entre les îles de Leſou & d'Anout: pluſieurs vaiſſeaux de guerre Hollandois l'y joignirent, & ſa flotte ſe

trouva composée de trente-neuf vaisseaux. Le Lieutenant-Amiral lui envoya ordre d'avancer & d'entrer dans le Belt; Ruiter conduisit son armée près de Funen, où le Lieutenant-Amiral étoit posté avec son armée. Quelques jours après, ils joignirent leurs escadres & allerent devant Droogen, qui n'est qu'à une lieue & demie de Copenhague. Le Roi de Danemark, qui étoit dans l'île d'Amak, envoya inviter à dîner le Lieutenant-Amiral, le Vice-Amiral Ruiter & les autres Officiers Généraux. Le lendemain, Sa Majesté Danoise alla avec toute sa Cour, dîner au bord du Lieutenant-Amiral.

Pendant ce tems les Ambassadeurs de France, d'Angleterre & de Hollande continuoient d'employer tous les moyens qu'ils croyoient conve-

nables pour établir la paix. Le Roi de Danemarck paroiſſoit aſſez diſpoſé à écouter leurs propoſitions; mais celui de Suede, indigné de voir que l'Angleterre & la Hollande s'étoient armées contre lui & vouloient, pour ainſi dire, lui impoſer la loi, n'en vouloit écouter aucune. L'Angleterre avoit auſſi envoyé une flotte aſſez nombreuſe dans la mer Baltique, ſous les ordres de l'Amiral Montagu. Un jour que les Ambaſſadeurs de ces deux Puiſſances conféroient avec lui, ils lui parlerent avec fermeté. Il en fut tellement offenſé, qu'il recula deux pas, &, mettant la main ſur la garde de ſon épée, il leur dit : *Vous faites des projets avec vos flottes, & moi je les décide avec mon épée.* M. de Terlon, Ambaſſadeur de France à la Cour de Suede,

Suede, lui fit des représentations qu'il écouta, & les négociations pour la paix furent entamées : mais les Commissaires des deux Rois n'ayant pu s'accorder, elles furent rompues. Les Ambassadeurs des Provinces-Unies résolurent d'employer les voies de fait pour forcer la Suede à se relâcher sur ses prétentions : ils communiquerent leur projet au Lieutenant-Amiral : il leur dit que la saison étoit trop avancée pour qu'on pût entreprendre la moindre expédition. Sans écouter ses représentations, ils lui ordonnerent de faire avancer sa flotte vers Copenhague, d'attaquer les Suédois qui y étoient alors avec vingt-deux vaisseaux. On n'avoit encore commis aucun acte d'hostilité contr'eux, parce qu'on étoit persuadé que l'intention des Anglois étoit

de les ſecourir, & qu'on ne vouloit pas rompre avec ces derniers : mais la révolution qui venoit d'arriver en Angleterre avoit fait changer les choſes de face. Cromwell étoit mort, Charles II, fils de l'infortuné Charles I, étoit monté ſur le trône d'Angleterre, & l'Amiral Montagu y étoit retourné avec ſa flotte pour appuyer le parti de ce Prince. Le Lieutenant-Amiral des Etats-Généraux, voyant que ſes infirmités augmentoient, demanda à Leurs Hautes Puiſſances la permiſſion de repaſſer en Hollande : on la lui accorda & on donna le commandement général de la flotte à Ruiter, avec ordre de ſuivre, de point en point, ce qui lui ſeroit preſcrit par les Ambaſſadeurs de Hollande en Danemarck. Leurs Excellences, ayant décidé de faire faire

une descente dans l'île de Funen, envoyerent ordre à Ruiter de tenir ses vaisseaux prêts à y transporter des troupes. Il se hâta de faire embarquer celles qui étoient destinées pour cette expédition ; mit à la voile le 5 novembre 1659 ; arriva devant Nybourg le 8 sur le midi. Les Suédois, qui avoient établi des batteries de ce côté, firent un feu assez vif sur les vaisseaux & en endommagerent plusieurs. Lorsque la nuit fut arrivée, Ruiter fit mettre quelques soldats & des pierriers dans des chaloupes ; leur ordonna d'avancer près du rivage, de feindre de vouloir faire une descente, afin d'attirer les Suédois de ce côté-là. Ses ordres ayant été ponctuellement exécutés, il fit voile vers Cartemonde, où l'on fit la descente. Ruiter se mit dans un canot pour

donner ſes ordres : il crioit aux ſoldats : *avancez, amis, avancez, ou vous êtes tous morts.* Les Suédois, qui s'étoient tranſportés de ce côté-là, faiſoient un feu continuel ; mais les Hollandois & les Danois, excités par l'exemple & par les encouragemens du Vice-Amiral, bravoient les dangers. Henri de Fleuri de Culan, Baron du Buat, Gentilhomme François, Capitaine de Cavalerie, au ſervice des Etats-Généraux, entendant la voix de Ruiter pour lequel il avoit beaucoup d'eſtime & d'amitié, mit l'épée à la main ; ſauta dans l'eau ; cria : *camarades, ſuivez-moi.* A l'inſtant il fut ſuivi par tous les ſoldats Hollandois & Danois qui gagnerent le rivage, s'élancerent ſur les Suédois, en taillerent une partie en piéces & mirent l'autre en fuite ;

passerent sur un pont qu'ils trouverent sans défense; entrerent dans la ville & s'en rendirent maîtres. Le Maréchal Schak, qui commandoit les troupes de terre, se mit en marche pour aller attaquer Nybourg où les Suédois s'étoient retirés : il fut joint dans sa marche par un détachement assez considérable, composé d'Impériaux, de Brandebourgeois, de Polonois & autres alliés du Roi de Danemarck. Se voyant alors en état d'attaquer plus sûrement, il avança en diligence vers la ville; arriva le 23 de novembre 1659 à une lieue de la place; vit l'armée Suédoise rangée en ordre de bataille. Elle étoit commandée par le Prince de Sultsbach & le Maréchal Steenbok. Le poste qu'elle occupoit étoit avantageux : elle étoit rangée sur la

pente d'une aſſez longue colline ; avoit derriere elle la ville de Nybourg, devant, un foſſé avec de fortes haies, garnies de Mouſquetaires & de Dragons. Le Maréchal Schak rangea la ſienne en ordre de bataille. Le combat commença le 24 novembre : ce fut la Cavalerie Danoiſe qui forma l'attaque : elle avança juſqu'aux haies ; mais elle y trouva tant de réſiſtance qu'elle ne put aller plus loin. Les Dragons & les Mouſquetaires combattirent avec un courage qui tenoit du déſeſpoir. Ils repouſſerent la Cavalerie Danoiſe ; firent même plier toute l'armée : ils s'étoient déjà rendus maîtres du canon ; lorſque le Maréchal Schak commanda aux Hollandois de donner : ils le firent avec tant d'impétuoſité & de courage, qu'ils forcerent les Suédois

d'abandonner le canon dont ils s'étoient emparés & de prendre la fuite. L'ardeur & le courage des Hollandois fit changer la bataille de face. Les Danois, les Impériaux, les Polonois & les troupes de Brandebourg reprirent courage; repousserent la cavalerie ennemie jusque dans Nybourg & taillerent en piéces presque toute l'infanterie. Le Prince de Sultsbach & le Maréchal Steenbok, craignant d'être enfermés dans Nybourg, s'enfuirent au travers d'un bois jusqu'au bord de la mer. Ils y trouverent un pêcheur, qui, excité par les promesses d'une grande récompense, les passa, pendant la nuit, en Zélande. Le Maréchal Schak se hâta de mander à Ruiter le gain de la bataille, & de le prier de faire avancer sa flotte devant Nybourg. Ruiter

mit promptement à la voile; arriva en peu de tems à l'entrée du port; fit tirer ſur un fort qui y étoit, en chaſſa les Suédois; s'en empara; avança plus près de la ville; jetta l'ancre; fit tirer ſur la place avec toute ſon artillerie. Les gros boulets renverſoient les maiſons, tuoient une multitude d'hommes & de chevaux; parce que toute l'armée Suédoiſe s'étoit retirée daus cette ville après la perte de la bataille, & que les hommes & les chevaux y étoient comme entaſſés les uns ſur les autres. Ceux que les boulets épargnoient étoient écraſés par les débris des maiſons. Le bruit terrible que les coups de canon & la chûte des maiſons faiſoient, ôtoit l'uſage de l'ouie; la pouſſiere, la fumée & la flamme ôtoient celui de la vue. Les gémiſſe-

mens des bleſſés, les cris des femmes, des enfans, faiſoient frémir d'horreur. La ville étoit ſi petite, qu'il n'y avoit point d'endroit où fuir, où ſe mettre à couvert; partout la mort étoit préſente & inévitable. Cette terrible ſituation fit enfin perdre l'eſpérance & le courage aux Suédois: ils envoyerent un trompette au Maréchal Schak pour le prier de faire ceſſer de tirer & d'entrer en accommodement. Il répondit qu'il n'y avoit point d'accommodement à eſpérer pour les Suédois; qu'il falloit qu'ils ſe rendiſſent à diſcrétion, & les vaiſſeaux continuerent à tirer. Bientôt on vit paroître trois Officiers Suédois qui allerent au camp des Danois, & propoſerent de ſe rendre à diſcrétion. Le Maréchal Schak envoya, de ſon côté,

des Officiers Danois dans Nybourg ; pour faire connoître ses intentions aux Suédois : il fit, en même-tems, dire à Ruiter, par un trompette, de cesser de tirer sur la ville, parce que les Suédois offroient de se rendre à discrétion.

Ruiter, voyant que l'hiver avançoit, & sachant qu'il est très-rigoureux dans ces climats, vouloit ramener en Hollande les vaisseaux & les épuipages qu'on lui avoit confiés. Il répondit : *Il faut donc se hâter de conclure, ou je vais réduire la ville en masures.* Ne recevant pas de réponses aussi promptement qu'il le souhaitoit, il recommença à tirer, & sans interruption. Le Maréchal Schak lui envoya une lettre, par laquelle il lui mandoit que les Suédois s'étoient rendus à discrétion, & qu'on

ne pouvoit trop le remercier de ce qu'il avoit fait, puiſque c'étoit à lui ſeul qu'on devoit la priſe de cette ville. Elle ſe rendit le 25 de novembre. De ſept mille Suédois qui compoſoient l'armée, il n'en échappa pas un ſeul : ils furent tous tués ou faits priſonniers, à l'exception des deux Généraux, dont nous avons parlé, & qui s'étoient enfuis après la bataille. Toutes les autres villes de Funen ouvrirent leurs portes aux Danois qui y trouverent plus de cent piéces de canon & une quantité prodigieuſe de munitions de guerre & de bouche. Les Danois avouerent que c'étoit à la valeur des Hollandois & à l'habileté du Vice-Amiral Ruiter qu'ils devoient cette victoire. Ce fut ainſi que l'île de Funen, la plus grande du Danemarck après la

Zélande, rentra ſous la domination de ſes anciens maîtres.

La malheureuſe ville de Nybourg éprouva les cruautés de la guerre dans toute leur étendue. Les Impériaux & les Polonois la mirent à ſac; mais les Hollandois, plus humains & mieux diſciplinés, ſe tinrent ſous les armes. Les Officiers Généraux Danois firent prier Ruiter de deſcendre à terre, pour ſe délaſſer de ſes fatigues. Ils lui firent beaucoup de complimens auſſi-bien qu'aux Officiers Hollandois de terre, & les remercierent, au nom du Roi de Danemarck, des grands ſervices qu'ils avoient rendus à Sa Majeſté. Le Chevalier de Terlon, alors Ambaſſadeur de France auprès du Roi de Suede, dit dans ſes Mémoires, que la politique empêcha les Hollandois de tranſporter

les troupes des alliés dans l'île de Zélande, parce que leur intérêt demandoit qu'ils entretinssent toujours la balance égale entre les deux Rois du Nord : mais il est certain, dit Gérard Brant, Auteur de la Vie de Ruiter, qu'on ne proposa point au Vice-Amiral de transporter des troupes dans cette île ; que le même jour qu'il alla à terre, il représenta au Maréchal Schak, que, faute de vivres, il ne pouvoit tenir plus longtems la mer ; d'ailleurs que la saison étoit si avancée, qu'il n'y avoit plus que des glaces à attendre & des tempêtes à essuyer. Il gémit en voyant des femmes & des enfans que la barbarie avoit dépouillés de leurs vêtemens & exposés aux rigueurs du froid qui est terrible dans ces climats. L'humanité est toujours compagne de la véritable valeur.

La ville étant fort petite, se trouva alors remplie de soldats Danois, Allemands, Hollandois, Polonois, & de prisonniers Suédois, outre les habitans, les chevaux & les chariots. Ruiter se hâta d'en sortir avec les Hollandois; mit à la voile le lendemain, 28 de novembre 1659; il avança au-delà de la passe de Nybourg; alla jusque sous le fort; delà il se rendit à Lubec, pour y prendre des vivres.

Le Roi de Danemarck fit chanter le *Te Deum* dans toutes les Eglises de son Royaume; manda à Leurs Hautes Puissances que c'étoit à la valeur des troupes qu'elles avoient envoyées à son secours, qu'il devoit ses succès. Lorsque Ruiter fut arrivé à Lubec, le Prince de Meklenbourg passa sur son bord pour lui faire

compliment au sujet de la prise de Nybourg; les Magistrats lui envoyerent deux Sénateurs pour le prier de descendre à terre & de passer un jour dans leur ville. Il se rendit le soir à leur invitation & reçut d'eux toutes sortes d'honneurs. Les Suédois furent instruits qu'il étoit dans Lubec : ils posterent cinq cens hommes en embuscade, pour l'enlever lorsqu'il retourneroit à ses vaisseaux : mais il en fut averti & prit si bien ses précautions, qu'il fit échouer leur projet. Le 13, il fut joint par une flotte marchande & plusieurs vaisseaux de guerre qui lui apportoient de Hollande toutes les provisions dont il pouvoit avoir besoin. Il se rendit à Copenhague; fit entrer sa flotte dans le port, parce qu'il commençoit à geler très-fort. Le 17, le Roi de

Danemarck le fit prier de defcendre à terre, avec tous les Officiers Généraux de l'armée navale; les fit inviter à fouper auffi-bien que les Ambaffadeurs des Etats-Généraux. Pendant le repas, Sa Majefté donna à Ruiter les plus grandes marques de bonté. Peu de jours après, elle lui envoya une chaîne d'or d'un grand prix. La Reine y avoit attaché une médaille d'or fur laquelle étoit le bufte du Roi, & qu'elle avoit fait entourer de quarante-deux diamans très-beaux. Au revers, on voyoit un vaiffeau de guerre en pleine mer, & au bas de la médaille étoit attachée une perle de la plus grande beauté. Ce magnifique préfent étoit d'autant plus flateur pour Ruiter, qu'il l'avoit mérité. L'Amiral Bielke, qui étoit chargé de le préfenter, dit au Vice-

l'Amiral de Hollande : *Le Roi mon maître m'a ordonné de vous assurer que dans l'état où il se trouve, il ne peut vous faire d'autres présens.*

Ruiter, ayant reçu ordre des Etats-Généraux de passer l'hiver à Copenhague, prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour la sûreté de ses vaisseaux, & pour garantir la ville de toute surprise de la part des Suédois qui étoient encore aux environs. Le Roi fut tellement satisfait de ses opérations qu'il lui en fit faire des complimens, & alla, le 12 janvier 1660, dîner à son bord, avec les Ambassadeurs de France, d'Angleterre & de Hollande. Au commencement de février, les Hollandois furent attaqués d'une maladie contagieuse : en peu de tems, il en périt près de cinq cens, tant matelots

qu'Officiers. Ruiter en fut attaqué; mais la force de son tempérament le sauva. Le dégel ayant rendu la mer navigable, Ruiter résolut d'aller fermer le passage à l'armée navale de Suede qui étoit à Landscroon. Avant de mettre à la voile, il invita à dîner le Roi de Danemarck, la Reine, le Duc de Lunébourg, plusieurs autres Princes, les Ambassadeurs des Provinces-Unies, l'Amiral Bielke & son épouse: il les traita magnifiquement. Le lendemain, qui étoit le 27 de février, il leva l'ancre & alla se placer devant Landscroon.

La guerre entre la Suede & le Danemarck alloit continuer avec la derniere vigueur. Charles-Gustave, Roi de Suede, étoit actif, bouillant, impétueux; les obstacles irritoient son ambition: mais il mourut le 23

de février de cette année qui étoit 1660, & laissa la Couronne à son fils Charles XI, qui n'avoit alors que cinq ans. Les embarras qu'occasionne ordinairement une minorité, furent cause que la Suede se disposa à la paix & consentit à une suspension d'armes. Alors les Ambassadeurs de Leurs Hautes Puissances envoyerent ordre à Ruiter d'évacuer Landscroon & d'en laisser sortir les Suédois : mais il leur fit connoître qu'en retenant les forces maritimes de cette Puissance dans l'inaction, il la forceroit à la paix, & resta devant le port de Landscroon. Ce qu'il avoit prévu arriva. La Suede se relâcha de ses prétentions, & la paix fut conclue le 6 de juin entre le Danemarck & la Suede. L'étonnement est épuisé ; lorsqu'on voit un homme sorti du

néant, forcer, par ſa prudence, ſon courage & ſa fermeté, deux grands Rois à conclure une paix, à laquelle les Ambaſſadeurs de France, d'Angleterre & de Hollande même travailloient inutilement depuis pluſieurs années. Afin de hâter la concluſion de cette paix, il offrit ſes vaiſſeaux pour tranſporter les troupes Suédoiſes dans leur pays. Lorſqu'on eut accepté ſa propoſition, il fit voile vers le Sond, y arriva le 3 de juillet. Le Prince de Sultſback, pluſieurs Officiers Suédois & M. de Terlon, Ambaſſadeur de France en Suede, allerent lui rendre viſite à ſon bord. Il les régala auſſi magnifiquement que ſa ſituation pouvoit le permettre. On ſe livra à cette franchiſe, à cette cordialité que nos peres admettoient aux tables, & qu'une délicateſſe mal

entendue en a bannie : on but à la ſanté des Rois de Danemarck & de Suede, des autres Rois de l'Europe, & à celle des Ambaſſadeurs. Les Suédois étoient tout étonnés de trouver tant de politeſſe & de douceur dans Ruiter : ils avoient éprouvé pluſieurs fois les effets de ſa valeur, croyoient que ſes talens ſe bornoient à ſavoir combattre ſur mer, & qu'il devoit être étranger parmi les gens de Cour.

Ruiter, après avoir ſatisfait aux devoirs que lui preſcrivoit la politeſſe, remplit ceux que lui dictoit le devoir : il paſſa en Suede l'Infanterie & la Cavalerie de cette Couronne. Pendant qu'il étoit occupé à ce travail, il fut invité à dîner dans la fortereſſe de Cronenbourg par le Maréchal Steenbok, qui étoit au ſervice

de la Suede, le Comte de Dhona & le Sénateur Stene Bielk : ceux mêmes qu'il avoit vaincus s'empressoient de lui donner des marques d'estime & de considération.

Lorsqu'il eut fait transporter tous les Suédois dans leur pays, il se rendit à Copenhague pour en avertir le Roi de Danemarck. Sa Majesté Danoise, Frédéric III, persuadée qu'un Monarque doit récompenser d'une maniere digne du rang suprême auquel il est élevé, les exploits d'un Héros qui a soutenu ses intérêts & défendu sa Couronne, donna à Ruiter une pension de huit cens écus; l'annoblit & toute sa postérité, lui attribuant tous les honneurs, avantages & prérogatives de la Noblesse de Danemarck. Ses lettres, datées du premier a ût ancien style, ou du 11,

1660, lui furent présentées par le Roi même. Elles étoient écrites en latin. En voici à peu-près la traduction.

« Nous, Frédéric III, par la grace » de Dieu, Roi de Danemarck, de » Norvége, des Vandales & des » Gots, Duc de Sleeswyk & de » Holstein, de Stoormaren & Dit- » marschen, Comte d'Oldembourg » & de Delmenhorst, savoir faisons » à tous ceux qu'il appartiendra, tant » en notre nom, qu'au nom de nos » successeurs au Royaume de Dane- » marck, qu'encore que nous soyons » naturellement portés à faire du » bien à tous en général, & à répan- » dre nos graces & faveurs Royales » sur chacun en particulier, néan- » moins, nous nous trouvons obli- » gés de les communiquer principa-

» lement à ceux qui ont rendu des
» ſervices ſignalés à Nous, à notre
» Royaume & à toutes les Provinces
» de notre obéiſſance dans la derniere
» guerre que nous avons eue à ſou-
» tenir contre la Suede; lorſqu'étant
» aſſiégés par nos ennemis, Nous
» avons été aſſiſtés & ſecourus par
» nos voiſins, par nos alliés, & ſur-
» tout par l'armée navale des Pro-
» vinces-Unies. C'eſt pourquoi, pre-
» nant en conſidération les vertus
» héroïques, les ſervices importans
» & la fidélité inviolable de Michel
» Ruiter, Vice-Amiral de Hollande,
» commandant en chef l'armée na-
» vale des Etats-Généraux; comme
» auſſi la valeur avec laquelle il a
» combattu; le zèle & la vigilance
» avec leſquels il a inceſſamment agi
» & fait agir ſon armée pour nos
intérêts

» intérêts & pour ceux de tout notre
» Royaume, dans le tems du ſiége
» de notre ville Royale de Copen-
» hague; à la priſe de l'île de Fu-
» nen; au tranſport des troupes de
» Suede de notre Oreſond en Scho-
» nen, après la paix faite entre nous
» & cette Couronne; enfin dans
» toutes les occaſions qui ſe ſont of-
» fertes, & dans tous les combats
» qu'il a glorieuſement ſoutenus par
» mer, ſans épargner ni ſes peines
» ni ſon ſang. Nous, de notre pur
» mouvement, inclination & auto-
» rité Royale, après avoir mûrement
» délibéré & pris l'avis de notre
» Conſeil, voulons le recevoir &
» admettre avec ſes enfans, ſucceſ-
» ſeurs & deſcendans légitimes en
» ligne directe, tant maſculine que
» féminine, dans l'ordre de la No-

» blesse qui a son rang aux Tournois
» de nos Royaumes & Principautés.
» Et, en conséquence, Nous, avec
» pleine connoissance de cause & en
» vertu de ces présentes Patentes,
» de nous émanées, recevons & ad-
» mettons ledit Michel de Ruiter,
» ensemble ses légitimes successeurs,
» enfans, descendans de lui en ligne
» directe, de l'un & de l'autre sexe,
» dans le Collége & la Société de
» notre Noblesse, à laquelle ils sont
» & demeureront, dès-à-présent,
» incorporés, pour jouir de tous les
» mêmes bénéfices, priviléges, hon-
» neurs, dignités, prérogatives &
» prééminences dont elle jouit,
» comme s'ils étoient nés parmi elle,
» & issus de parens véritablement
» Nobles, de l'une & de l'autre
» ligne, paternelle & maternelle. Et

» pour plus grande foi & mémoire
» de notre faveur Royale, & de
» l'aggrégation dudit Ruiter & de
» ses descendans parmi notre No-
» blesse, nous avons amplifié l'ancien
» écu de ses armes, en sorte qu'il
» pourra, désormais, avec sesdits
» descendans, le porter tel que la
» Noblesse le porte ordinairement,
» couronné, avec le casque ouvert
» au-dessus, d'où sort un homme ar-
» mé, ayant le bras droit étendu & à
» la main une épée nue, dont il me-
» nace de frapper. Et afin qu'ils puis-
» sent avoir des preuves plus claires
» & plus incontestables de leur No-
» blesse, nous leur avons accordé de
» porter, à perpétuité, les armes ci-
» dessus dessinées; savoir un écu écar-
» telé, sur lequel il y aura au haut,
» du côté droit, ou au premier quar-

» tier du chef, un Cuirassier à che-
» val, le bras droit élevé, & l'épée
» nue au poing, prête à frapper. Au
» bas, du même côté, ou au pre-
» mier quartier de la pointe (*), un
» canon d'or, & au-dessous trois
» boulets d'or. Au haut, du côté gau-
» che, ou au second quartier du
» chef une croix d'argent en champ
» de gueules. Au bas, du même côté,
» ou au second quartier de la pointe,
» un vaisseau Amiral d'argent, en
» champ d'azur. Desquelles armes
» Nous avons voulu honorer & gra-
» tifier ledit de Ruiter & ses légiti-
» mes descendans, en les incorpo-
» rant à la Noblesse de notre Royau-
» me à perpétuité, & leur accordant

(*) On blasonne ordinairement d'une autre maniere : le premier quartier de la pointe n'est blasonné que le troisiéme.

» de jouir, à l'avenir, ſans aucun
» empêchement, des mêmes hon-
» neurs, dignités & prérogatives
» dont elle jouit, & de porter les
» armes qui ſont deſſinées à la tête
» des préſentes. Ce que nous avons
» voulu notifier publiquement à
» tous, par ces Patentes ſignées de
» notre main, & ſcellées de notre
» Sceau Royal. Donné & fait en no-
» tre ville de Copenhague, le pre-
» mier août 1660.

FRÉDÉRIC.

Et, par commandement,

T. V. LENTEN.

Le 7 août, Ruiter reçut ordre des Etats-Généraux de retourner en Hollande avec la flotte de Leurs Hautes Puiſſances. Il prit congé du

Roi, de la Reine & de toute la Cour; mit à la voile, le 13 du même mois pour se rendre au Sond. Lorsqu'il partit, on le salua par une décharge de toute l'artillerie de la ville. La flotte Hollandoise arriva au Vlie le 3 septembre 1660 : il y avoit quinze mois & quatorze jours qu'elle étoit partie du Texel. Lorsque Ruiter sembloit être en sûreté, il se trouva dans un plus grand danger que ceux qu'il avoit jusqu'alors essuyés. En allant du Vlie à Amsterdam & étant sur la Zuiderzée, le vaisseau qu'il montoit fut abordé par un autre qui passa pardessus, le fit couler bas, & Ruiter n'échappa à la mort que par un miracle. Il eut la présence d'esprit de saisir les cordages & la force de s'y tenir attaché: on courut à lui & on le sauva. Ainsi, il pensa éprouver la

vérité de ce proverbe qui dit qu'on peut périr au port. Il se hâta d'aller à Amsterdam, pour revoir sa famille, dont il avoit été séparé pendant un long espace de tems.

Les Etats des Provinces-Unies, informés que les Corsaires de Barbarie continuoient de gêner le commerce de leurs marchands aux Echelles du Levant, ordonnerent à Ruiter d'aller croiser sur la Méditerranée avec neuf vaisseaux de guerre, montés tous ensemble de trois cens quatre-vingt-deux piéces de canon & de seize cens soixante hommes, avec une flûte chargée de vivres. Il partit sur la fin de mai 1661; se rendit à sa destination; croisa jusqu'au 7 de novembre, sans rencontrer un seul Corsaire. Enfin ce jour-là, il donna la chasse à six, dont cinq lui échap-

perent : mais il prit le ſixiéme, qui portoit vingt-deux piéces de canon, cent cinquante hommes d'équipage, & dans lequel il y avoit trente-ſix eſclaves Chrétiens qu'il délivra. Le 16 de février de l'année ſuivante, il donna encore la chaſſe à huit Corſaires & n'en put prendre qu'un, qui étoit à-peu-près de la même force que celui qu'il avoit déjà pris : il pourſuivit les ſept autres juſque dans le port de Farine, où il les aſſiégea : mais, voyant qu'ils s'étoient retirés ſous les châteaux, il les abandonna. Le 26 février il prit un troiſiéme Corſaire ; ſe rendit devant Tunis, propoſa au Roi d'échanger les eſclaves Hollandois qui étoient dans ſes Etats, avec les Turcs qu'il avoit pris : ſa propoſition fut acceptée & l'échange ſe fit. Il continua à croiſer

ſur ces côtes & jetta tellement l'épouvante parmi les Barbares, qu'ils écouterent les propoſitions qu'il leur fit. La paix fut conclue le 2 de ſeptembre 1662 avec la Régence de Tunis, & le 16 novembre ſuivant avec les Algériens. Les Capitaines des vaiſſeaux & les équipages commençoient à s'ennuyer d'être ſi longtems en mer. Enfin il reçut ordre de Leurs Hautes Puiſſances de revenir en Hollande, & l'on envoya le Contre-Amiral Tromp, fils de celui dont nous avons parlé plus haut, croiſer à ſa place ſur les côtes de Barbarie.

Le nom ſeul de Ruiter effrayoit les Algériens : ils n'oſerent attaquer les vaiſſeaux Hollandois, tant qu'il fut ſur la Méditerranée : mais ſi-tôt qu'ils eurent appris ſon départ, ils

recommencerent à courir ſur eux. Le Contre-Amiral Tromp en rencontra deux près du détroit de Gibraltar, les prit; délivra deux bâtimens Hollandois, dont ils s'étoient emparés; fit eſclaves deux cens quatre-vingt-huit Turcs qui étoient dedans, & inſtruiſit les Etats-Généraux de ce qui ſe paſſoit. Leurs Hautes Puiſſances, indignées de la hardieſſe & de la perfidie de ces Barbares, ſe hâterent d'envoyer encore ſur leurs côtes Ruiter avec une eſcadre de douze vaiſſeaux de guerre: elles avoient mis toute leur confiance en ce grand homme; le regardoient comme leur épée & leur bouclier. Son jeune fils, Engel de Ruiter, qui étoit alors dans ſa quinziéme année, s'embarqua avec lui, pour apprendre, ſous un pareil maître, l'art de la

navigation & de la guerre. Ruiter mit à la voile; sortit du Vlie le 8 mai 1664; arriva devant Alger le 19 de juin suivant. Aussi-tôt que le Divan en fut informé, il fit relâcher le Consul qu'on retenoit prisonnier au Palais du Roi, mais on lui donna des gardes. Ruiter écrivit au Divan, se plaignit de ce qu'on avoit pris des vaisseaux Hollandois, au milieu de la paix; & proposa de faire un nouveau traité. Les Algériens y consentirent, à condition qu'il seroit permis à leurs vaisseaux de visiter ceux des Hollandois qu'ils rencontreroient en mer, & d'en enlever les marchandises qui appartiendroient aux étrangers. Ruiter rejetta cette proposition avec hauteur, menaça les Algériens de leur déclarer la guerre au nom des Etats-Généraux.

Pendant que ce Général étoit en contestation avec le Divan d'Alger, il s'éleva un sujet de brouillerie entre l'Angleterre & la Hollande. Le 4 août, il reçut une lettre du Consul Hollandois qui étoit à Cadix, & qui l'informoit que les Anglois établis dans cette ville disoient qu'on travailloit en Angleterre à un grand armement de mer; qu'on devoit embarquer quinze mille soldats, & que le Duc d'Yorck commanderoit lui-même l'armée. Ce grand appareil n'étoit pas capable d'effrayer un homme tel que Ruiter; il répondit au Consul: *J'ai reçu votre lettre qui m'annonce les préparatifs qu'on fait en Angleterre, & que le Duc d'Yorck doit aller lui-même en mer. Ce n'est pas une chose bien effrayante: dans le combat, il ne sera qu'un homme*

comme un autre, & ne pourra payer de ſa perſonne que comme un autre. Ceux qui ſe laiſſent épouvanter par les menaces doivent reſter chez eux & ne pas aller à la guerre. Pour nous, nous attendrons, avec un reſpectueux ſilence, les decrets de l'Eternel. Au reſte, ſi vous apprenez quelque choſe de plus particulier, faites-le-moi ſavoir au plutôt, par Cadix ou par Gibraltar.

Peu de tems après, les Etats de Hollande furent informés que Holmes, Capitaine de vaiſſeau de guerre Anglois, avoit pris ſur la côte d'Afrique, près du Cap-Verd, pluſieurs bâtimens marchands appartenans à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales; qu'il avoit forcé les Hollandois de lui abandonner le fort qu'ils avoient dans l'île de

Gorée, & s'étoit emparé de toutes leurs marchandiſes ; enfin que les Anglois prétendoient que toutes les côtes de l'Afrique leur appartenoient en vertu d'une donation que le Roi de Portugal leur en avoit faite ; & qu'ils avoient formé le projet de chaſſer les Hollandois de toutes les poſſeſſions qu'ils y avoient. A cette nouvelle, les Etats-Généraux firent des préparatifs pour défendre leurs poſſeſſions : ils réſolurent même d'envoyer ordre à Ruiter de ſe rendre promptement en Guinée avec ſes douze vaiſſeaux, en attendant qu'on eût équipé une autre flotte ; de reprendre ce que les Anglois avoient enlevé à l'Etat & à la Compagnie des Indes Occidentales ; de faire tous ſes efforts pour dérober ſa marche au Vice-Amiral Lauwſon qui croiſoit

ſur la Méditerranée avec une eſcadre Angloiſe compoſée de treize navires. Ruiter fit ſes préparatifs le plus ſecrétement & le plus promptement qu'il fut poſſible. Lorſqu'il eut pris toutes les proviſions qu'il crut néceſſaires, il fit acheter pluſieurs milliers de limons, en diſtribua vingt-cinq par tête, afin de conſerver, par ce rafraîchiſſement, la ſanté à ſes équipages : rien n'échappoit à ce grand homme. Il ſortit le 5 octobre de la baye de Cadix, avec ſa flotte qui, comme nous l'avons déjà dit, étoit compoſée de douze navires de guerre & d'une flûte. Le 22 du même mois, ſur les trois heures du matin, la flotte Hollandoiſe jetta l'ancre proche de l'île Gorée. A la pointe du jour, Ruiter découvrit neuf vaiſſeaux Anglois qui étoient à l'ancre ſous un

des châteaux de l'île : un portoit la flamme au grand mât, & la banniere de la Compagnie Angloise étoit arborée sur les deux forteresses. Le Vice-Amiral, excité par le desir de venger sa nation, fit avancer sa flotte sur les vaisseaux Anglois & les enferma dans un croissant. Les Anglois, intimidés, envoyerent deux de leurs Capitaines au bord de Ruiter, pour lui demander quelle étoit la raison qui l'engageoit à venir à leurs forteresses avec cet appareil de guerre. Il répondit : *C'est pour me rendre maître de ces vaisseaux & de ces forteresses.* Les Capitaines Anglois repliquerent : *La guerre est donc déclarée entre la Hollande & l'Angleterre.* Ruiter reprit : *Nous ne sommes en guerre qu'avec des gens comme vous, qui, par une injuste surprise, avez*

enlevé à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales ſes vaiſſeaux & ſes forts. Nous ſommes venus pour les reprendre & pour nous oppoſer aux violences de ceux qui inſultent ainſi nos compatriotes & qui leur font eſſuyer tous les jours de nouveaux outrages. Les députés des Anglois retournerent à leurs vaiſſeaux. Ruiter leur envoya deux Capitaines Hollandois, pour leur demander de ſa part s'ils comptoient défendre l'île. On leur répondit qu'on n'en avoit pas l'intention, & que l'eſcadre Angloiſe n'étoit compoſée que de vaiſſeaux marchands ſous l'eſcorte d'un vaiſſeau de guerre. Malgré leur déclaration, Ruiter les força de reſter à l'ancre & les fit eſcorter. Il ſomma enſuite le Gouverneur de l'île de la lui livrer avec les forteresſes.

Le Gouverneur, voyant qu'il n'avoit aucun ſecours à eſpérer, évacua l'île & les châteaux le 25 octobre; les Hollandois s'en mirent en poſſeſſion; retinrent le canon, toutes les munitions de guerre qui s'y trouverent, & les marchandiſes. Ruiter y établit un Gouverneur avec une garniſon. Il fit mettre le Gouverneur Anglois avec ſes ſoldats dans un des vaiſſeaux marchands d'Angleterre, pour les tranſporter à la Gambie où les Anglois avoient un comptoir, & leur donna des proviſions ſuffiſantes pour leur route.

Lorſque les Hollandois furent en poſſeſſion de l'île, quelques-uns avancerent avec leurs navires vers l'eſt, & envoyerent leurs barques proche le rivage de la terre-ferme, pour y aller faire de l'eau. Une s'étant

avancée plus que les autres, rencontra un vieux Négre qui demanda en très-bon Hollandois quel étoit celui qui commandoit la flotte des Provinces-Unies. Les Hollandois lui répondirent que c'étoit Michel de Ruiter. *Quoi*, s'écria le Négre, *Michel de Ruiter!* Les Hollandois lui assurerent qu'ils lui disoient la vérité. *Quoi*, reprit encore le Négre, *Michel, qui a été garçon d'un Bosman* (*), *est maintenant Amiral! cela est impossible.* Le Négre entendant les Hollandois assurer qu'ils disoient la vérité, les pria de le mener au bord de Ruiter, afin qu'il revît son ancien camarade avec lequel il

(*) C'est un Officier qui a soin de l'ancre & des cordages, comme on l'a déjà dit.

avoit vécu & voyagé dans ſa jeuneſſe ; & qu'il eût la ſatisfaction de lui parler encore une fois. Ce Négre avoit été acheté, étánt fort jeune, ſur les côtes de Guinée par un Hollandois qui l'emmena en Hollande ; lui rendit ſa liberté lorſqu'il eut embraſſé la Religion Chrétienne. En baptiſant ce Négre, on lui avoit donné le nom de Jean Compani. Lorſqu'il fut libre, il ſe mit au ſervice d'un Officier de mer, & ſe trouva dans le vaiſſeau ſur lequel Ruiter s'embarqua la premiere fois qu'il alla en mer. Comme ils étoient à-peu-près de même âge, le Négre prit beaucoup d'affection pour lui & lui rendit tous les ſervices qui dépendoient de lui. Ce Négre retourna dans ſa Patrie, où il parvint, par la ſuite, à la dignité de Vice-Roi. Les Hollandois

le conduisirent au bord de Ruiter. Ces deux anciens camarades se reconnurent; parlerent du tems de leur jeunesse; se raconterent réciproquement ce qu'ils avoient fait & ce qui leur étoit arrivé. Chacun d'eux fut étonné de l'élévation de l'autre. Le Négre ne revenoit point de sa surprise, en voyant que son camarade, le garçon d'un Bosman, étoit alors Amiral d'une flotte Hollandoise qui étoit devant lui: Ruiter, de son côté, étoit dans une surprise extrême en voyant un misérable esclave Négre Vice-Roi du pays où il se trouvoit. Ce Négre avoit la mémoire si heureuse qu'il rappella à Ruiter le nom de tous les Officiers sous lesquels ils avoient servi, & lui fit une description très-exacte de Flessingue. Ruiter lui marqua beaucoup d'amitié

l'écouta avec ſatisfaction faire le tableau des plaiſirs innocens d'un âge où l'on eſt exempt des ſoucis qui viennent enſuite tourmenter pendant le reſte de la vie. Il lui fit pluſieurs queſtions ; lui demanda, entr'autres choſes, s'il étoit reſté attaché à la Religion Chrétienne. Le Négre lui répondit qu'il avoit toujours retenu ces mots : *Notre Pere. Je crois en Dieu ;* mais que quand il parloit de la Religion Chrétienne, ſes enfans & tous les Négres de ſa nation ſe moquoient de lui, ce qui étoit cauſe qu'il ſe contentoit de demeurer Chrétien dans ſon cœur, & de ſervir Dieu ſelon les lumieres qu'il avoit reçues. On lui demanda s'il n'aimeroit pas mieux demeurer en Hollande que dans le pays où il étoit. Il répondit qu'il aimoit mieux reſter dans

ſon pays quoiqu'il fût très-pauvre. Il avoit alors environ ſoixante ans. Ruiter lui fit préſent de quelques habits & d'autres choſes qu'on regardoit comme fort précieuſes dans ce pays. Lorſque le Négre fut de retour chez lui, il y fit de grands éloges de Ruiter & des Hollandois, ce qui leur attira la confiance & l'amitié de tous les Négres de cette contrée.

Ruiter, ayant achevé ſon expédition de Gorée, réſolut d'aller du côté de Sierra-Léona, pour mettre à terre ſes équipages qui avoient beſoin de quelques jours de rafraîchiſſemens, pour nettoyer les vaiſſeaux, faire de l'eau & du bois. Lorſque la flotte fut arrivée dans la riviere de ce nom, les Hollandois deſcendirent à terre. Les uns s'occuperent à faire de l'eau, les autres à couper du bois.

Quelques Officiers prirent une chaloupe , remonterent la riviere du côté du Nord , afin de voir s'ils ne trouveroient point quelques rafraîchissemens. Ils arriverent chez un Roi qui les reçut fort honnêtement; leur fit entendre que les Anglois avoient des magasins dans une île qui n'étoit pas éloignée; qu'ils y retenoient un Hollandois prisonnier avec sa femme, ses deux filles, & les traitoient comme des esclaves; qu'ils avoient pillé plusieurs vaisseaux Hollandois qui étoient venus dans la riviere. Au récit de ces violences & de ces injustices, Ruiter entra en fureur. Sa premiere idée fut d'aller délivrer, de force ou de gré, le Hollandois avec sa femme & ses filles. Il détacha quatre vaisseaux de sa flotte; se mit sur un, remonta la riviere

riviere jusqu'à l'île Angloise, où il aborda; se fit conduire à l'habitation du Gouverneur; lui demanda s'il y avoit des Hollandois dans cette île. Le Gouverneur lui répondit qu'il y en avoit un avec ses deux filles; que sa femme étoit morte depuis trois semaines; que le pere & les filles demeuroient volontairement avec les Anglois. Ruiter dit qu'il falloit lui remettre ce Hollandois avec ses deux filles, sinon qu'il alloit réduire en poudre l'habitation des Anglois. On se hâta de lui envoyer cette famille infortunée. Le pere déclara qu'il avoit été pris par les Anglois proche de l'île de Gorée avec sa femme & ses filles; qu'on les avoit amenés dans ce pays où on leur avoit fait essuyer toutes sortes de mauvais traitemens; qu'il y avoit dans l'île beaucoup de mar-

chandiſes qui appartenoient à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Occidentales ; que, ſous les apparences de l'amitié, un vaiſſeau Anglois s'étoit emparé d'un vaiſſeau marchand Hollandois. Ruiter, indigné de ces horribles procédés, envoya des chaloupes armées attaquer l'habitation des Anglois ; fit promptement deſcendre ſon monde à terre ; dit au Gouverneur : *Puiſque les Anglois ont apporté ici les marchandiſes qu'ils ont enlevées aux Hollandois, je vais prendre tout ce qu'il y a, cela ſervira à indemniſer mes compatriotes*. Il fit enſuite ouvrir les loges : on prit tout ce qui s'y trouva ; on le porta dans les chaloupes & dans les canots. Les matelots & les ſoldats parcoururent toute l'île, y trouverent une quantité prodigieuſe

de marchandiſes & d'uſtenſiles qui étoient cachés dans les bois & ſous terre. Le Vice-Amiral eut cependant l'humanité de laiſſer aux Anglois des vivres & des marchandiſes pour ſubſiſter juſqu'à ce qu'ils euſſent reçu des ſecours d'Angleterre, & défendit à ſes matelots & à ſes ſoldats de toucher ni à leurs maiſons ni à leurs arbres. Il fit faire un inventaire de tout ce qu'il emportoit en préſence du Commis du Comptoir Anglois qui le ſigna. Il prit cette ſage précaution, afin qu'en cas d'un accommodement entre les deux Puiſſances, les Anglois ne fiſſent pas monter leurs marchandiſes à un prix au-delà de leur valeur. Après cette opération, Ruiter leva l'ancre le 15 décembre 1664, & mit à la voile pour ſe rendre vers la côte d'Or, à fin d'y

reprendre tous les forts que les Anglois avoient enlevés aux Hollandois. Il commença par attaquer celui de Tacorari, situé près de Cormantin; s'en rendit maître; en chassa les Anglois; en enleva toutes les marchandises & le réduisit en cendres; alla ensuite attaquer celui de Cormantin; le prit vers le commencement de février 1665. Peu de tems après, il reçut ordre des Etats-Généraux d'attaquer les Anglois par-tout où il les trouveroit, excepté en Europe; d'aller même les chercher jusque dans leurs possessions en Amérique. Il fit les préparatifs pour son départ; mit à la voile le 2 mars 1665. Lorsque son escadre partit des côtes de Guinée, elle étoit encore composée de douze vaisseaux de guerre, & d'une flûte de charge. Il n'y avoit pas un

ſeul malade, quoiqu'elle eût fait un ſéjour de pluſieurs mois dans un climat fort dangereux pour les Européens : mais Ruiter ſe regardoit comme le pere de ceux qui étoient ſous ſon commandement, & veilloit, avec un ſoin extrême, à leur ſanté.

Il arriva à la Barbade le 29 avril; entra le 1 mai dans la baye, en faiſant ſes bordées entre les deux forts. A l'inſtant le fort qui eſt au ſud de l'île, fit feu ſur ſon eſcadre: les vaiſſeaux marchands Anglois qui y étoient mouillés au nombre de trente-ſix, lui lâcherent leurs bordées. Les Hollandois furent ſi maltraités qu'ils pouvoient à peine manœuvrer. Le vaiſſeau Amiral le fut plus que les autres: toutes ſes voiles, ſes manœuvres courantes, ſes bras, ſes boulines, ſes itaques, ſon étai de mât d'artimon

& dix de ſes haubans furent coupés. Il reçut, à ſtribord, trois ou quatre coups à l'eau; deux dans ſon grand mât; celui d'artimon fut emporté. L'intrépide Ruiter reſta quelque tems au milieu du feu & en fit lui-même un terrible. Le combat ne dura qu'une heure & demie; mais il fut très-vif. Il y eut huit hommes tués ſur le vaiſſeau Amiral, quinze bleſſés. Enfin les Hollandois ne pouvant plus manœuvrer, furent obligés de ſe retirer. On fit les réparations les plus preſſantes aux vaiſſeaux, afin de les mettre en état d'aller à la Martinique qui appartenoit aux François avec leſquels la Hollande n'étoit pas en guerre. Le Gouverneur reçut Ruiter avec accueil; il lui fournit, à un prix fort raiſonnable, les denrées dont il avoit beſoin. Ruiter ſachant

qu'il faut mettre de la diligence dans les expéditions maritimes, partit le 6 mai avec sept vaisseaux qui se trouverent plutôt prêts que les autres; alla vers les Antilles, pour voir si, dans les ports de celles qui appartenoient aux Anglois, il ne trouveroit point quelques vaisseaux dont il pût se rendre maître. Dans sa route, il rencontra une flûte Hollandoise qui étoit au service de France, & venoit de la Rochelle. Elle lui apprit que la guerre étoit déclarée entre la Hollande & l'Angleterre; mais qu'il n'y avoit point encore eu de combat entre les armées navales des deux nations. Le lendemain, il rencontra encore une barque de Hambourg qui l'avertit qu'il y avoit neuf vaisseaux marchands Anglois à l'île de Niéves ou Niévis, & quatre à celle de

Montſerrat. Il dirigea ſa route vers Montſerrat; y arriva le 9 à la pointe du jour; prit un vaiſſeau Anglois, monté de vingt piéces de canon, chargé de ſucre & de tabac. Il entra enſuite dans la baye du Gouverneur, où il ſe rendit encore maître de quatre vaiſſeaux & de trois barques. Delà il alla à l'île de Niéves, y prit ſix bâtimens Anglois, malgré le feu que les forts faiſoient ſur lui.

Après cette expédition, Ruiter fit voile vers l'île S. Chriſtophe, dont une partie étoit alors poſſédée par les François; l'autre par les Anglois. Les Hollandois mouillerent au fort de la Baſſe-Terre qui appartenoit aux François. M. de la Sale, qui en étoit Gouverneur, les reçut avec le plus grand accueil. Comme Ruiter avoit déſigné cette île pour rendez-vous

au reſte de ſa flotte qu'il avoit laiſſé à la Martinique, il s'y arrêta; fit nettoyer ſes vaiſſeaux; vendit aux François une partie des bâtimens qu'il avoit pris ſur les Anglois. Voyant que le reſte de ſa flotte n'arrivoit point, il alla à l'île S. Euſtache qui appartenoit aux Hollandois. Il y fut joint par les bâtimens qu'il attendoit & qui amenerent avec eux pluſieurs priſes qu'il vendit aux habitans de S. Euſtache. Il partit de cette île le 17 mai pour ſe rendre à Terre-Neuve, où il eſpéroit trouver des bâtimens Anglois. Il y en avoit effectivement une aſſez grande quantité: les Hollandois en prirent ſix. Comme le grand nombre des priſonniers Anglois embarraſſoit les Hollandois, Ruiter réſolut de les renvoyer. Un Auteur Anglois, qui a fait l'Abrégé

de la Vie de ce grand homme, a cherché à ternir ſa réputation, & l'accuſe d'une cruauté dont il n'étoit pas capable: toutes ſes actions annoncent l'humanité. *Ruiter*, dit l'Auteur Anglois, *faiſant voile de la Barbade à Terre-Neuve, prit pluſieurs vaiſſeaux marchands Anglois, pilla tout ce qu'il y trouva, & laiſſa les équipages ſans vivres, action indigne d'un ſi brave homme & qui ne répondoit pas à la réputation qu'il s'étoit acquiſe.* Mais la réſolution qui fut priſe dans ſon Conſeil de Guerre le 17 de juin, & qui fut ſignée de tous ceux qui le compoſoient prouve le contraire: on donna aux priſonniers Anglois trois petits bâtimens, où l'on mit des vivres de toute eſpece, même en abondance, pour cinq ſemaines; des

hameçons & des filets pour pêcher. Cette déposition se trouve dans les registres de l'Amirauté d'Amsterdam. L'Auteur Anglois a cru venger sa nation des triomphes que les Hollandois remporterent sur elle, en imaginant des calomnies contre leur Amiral; mais il a seulement prouvé que ses Historiens sont infidèles.

Ruiter partit de Terre-Neuve le 19 de juin, pour retourner en Europe. Pendant son expédition en Afrique & en Amérique, les Anglois commirent tant d'hostilités contre les Hollandois, qu'ils fatiguerent enfin leur patience & les forcerent de se mettre en état de leur résister, même de les attaquer par-tout où ils les rencontreroient. Les Etats-Généraux résolurent de confier leurs forces maritimes à des Officiers d'un

courage & d'une expérience reconnus, & de nommer trois Lieutenans-Amiraux; un ſous le Collége de l'Amirauté de la Meuſe; un ſous celui d'Amſterdam; le troiſiéme ſous celui d'Oueſt-Friſe, ou Quartier du Nord. Egbert Cortenaar fut ſous le Collége de la Meuſe, Ruiter ſous celui d'Amſterdam, & Jean Cornelisz ſous celui du Quartier du Nord.

Ainſi notre Héros fut élevé, pendant ſon abſence, & ſans en être inſtruit, à la plus éminente dignité de la Marine en Hollande; par la voix unanime de ſes compatriotes. Ses actions étoient ſon unique protection: mais elle étoit bien forte. Voici l'extrait de ſa commiſſion pour ſa nouvelle dignité. Elle eſt datée du 29 janvier 1665.

Les Etats de Hollande & de

Oueſt-Friſe, ayant jugé à propos, dans la conjonćture des tems, de procéder à l'élection d'un Lieutenant-Amiral de notre Province, ſous le Collége de l'Amirauté réſidant à Amſterdam, ſavoir faiſons qu'ayant bonne connoiſſance par nous-mêmes, & par les témoignages qui nous ont été rendus de la fidélité, du zèle & de la valeur de Michel de Ruiter, Vice-Amiral ſous le ſuſdit Collége, de quoi il a tant de fois donné des preuves dans nos guerres maritimes; Nous l'avons établi & commis, & par ces préſentes Nous l'établiſſons & commettons pour notre Lieutenant-Amiral de Hollande & de Oueſt-Friſe ſous le Collége de la ſuſdite Amirauté. En conſéquence, Nous lui donnons plein-pouvoir, autorité, commandement, &c. de

pourſuivre, en cette qualité, nos ennemis, &c. enſemble de pourvoir, autant qu'il lui ſera poſſible, à ce que la navigation de la mer, des rivieres, &c. ſe faſſe en toute ſûreté, &c. Nous enjoignons & ordonnons à tous Officiers, Commandans & à tous autres gens de guerre, ſervans ſur terre & ſur mer, & ſoumis à notre obéiſſance, de reconnoître le ſuſdit de Ruiter pour notre Lieutenant-Amiral, & de lui porter le reſpect qui lui eſt dû en cette qualité, & ce ſur les peines qui y appartiennent. Car ainſi nous a plu & nous plaît. Donné à la Haye, le 29 janvier, l'an de notre ſalut 1665.

On fit, en même-tems, une promotion parmi les autres Officiers de la Marine. Les Etats-Généraux, voulant que les équipages de leurs vaiſſeaux fuſſent complets, défendi-

rent toute eſpece de pêche, afin que tous les pêcheurs, ſe trouvant ſans occupation, fuſſent forcés de s'enrôler : ils promirent des récompenſes conſidérables à ceux qui montreroient du courage dans les combats, & ordonnerent des peines rigoureuſes contre ceux qui marqueroient de la lâcheté. Il fut décidé, entr'autres, que ceux qui rendroient un vaiſſeau de guerre, ou qui feroient retraite ſans congé, ou commandement de l'Amiral, ſeroient punis de mort. Ainſi on donnoit de la confiance aux braves ſoldats, en forçant les lâches à le devenir, & à les ſeconder.

Le Roi d'Angleterre fit publier, à ſon de trompe, dans les rues de Weſtminſter & de Londres, une déclaration de guerre contre les Etats-Généraux qu'il accuſoit d'avoir été

les aggreſſeurs, par les ordres qu'ils avoient donnés à Ruiter, leur Vice-Amiral, d'attaquer les vaiſſeaux des Anglois, & leurs poſſeſſions en Afrique & en Amérique.

L'armée navale des Provinces-Unies mit à la voile ſur la fin du mois de mai. Elle étoit forte, au moins, de cent vaiſſeaux de guerre, ſans compter les brûlots, les yachts & les galiottes: le Lieutenant-Amiral Vaſſenaar la commandoit. L'armée d'Angleterre, commandée par le Duc d'Yorck, accompagné des Officiers de Marine les plus expérimentés, étoit forte de cent quinze vaiſſeaux de guerre, de vingt brûlots & de pluſieurs galiottes: elle ſortit quelques jours auparavant. Les deux armées ſe rencontrerent le 14 de juin dans la mer d'Allemagne,

environ à dix lieues de Lestoffe. Le combat commença le 15, à la pointe du jour: une partie de la flotte Hollandoise se présenta avec intrépidité, fit un feu terrible; l'autre resta presque hors la portée du feu des ennemis, & ne tira pour ainsi dire, qu'à boulets perdus. Cependant Vassenaar qui montoit la *Concorde*, de quatre-vingt-quatre piéces de canon, & de cinq cens hommes d'équipage, soutenoit, par son courage, ceux qui étoient capables d'en montrer, & la victoire restoit incertaine: mais son vaisseau sauta tout-à-coup; on n'a jamais su comment le feu avoit été mis aux poudres. La fortune fit essuyer, dans cette occasion, tous ses revers aux Hollandois. Le Lieutenant-Amiral Cortenaar, qui, en cas que le Lieutenant-Général Vassenaar

fût tué, devoit prendre le commandement de l'armée, avoit été tué par un boulet de canon, dès le commencement du combat, & ſon pilote s'étoit laiſſé dériver loin de l'ennemi, comme ſi ſon vaiſſeau eût été ſans gouvernail. Ces deux accidens jetterent tellement l'épouvante dans l'armée Hollandoiſe, que les vaiſſeaux prirent chaſſe les uns après les autres. Trois d'entr'eux s'embarraſſerent enſemble & furent réduits en cendres par un brûlot que les Anglois lâcherent deſſus : pluſieurs autres furent enveloppés & pris : mais ils vendirent la victoire très-cher aux ennemis. Les Anglois perdirent dans ce combat un nombre aſſez conſidérable d'Officiers de marque. Le Vice-Amiral Tromp s'étoit battu avec un courage qui tenoit du déſeſpoir : il

ſe retira au Texel avec ſoixante navires ; dix-ſept allerent au Vlie, & treize dans la Meuſe. Jean Evertsz, Lieutenant-Amiral de Zélande, entra dans la Meuſe avec ſon navire ; ſe rendit à Brille : il y fut pourſuivi par la populace qui juge toujours les choſes par les événemens. On l'accuſa de lâcheté ; on lui jetta de la boue au viſage ; on le précipita même dans l'eau, & il ſe ſeroit noyé ſi des ſoldats, qui ſe trouverent là, n'étoient accourus à ſon ſecours. Il donna, par la ſuite, des preuves ſi certaines de ſa bonne conduite devant les Commiſſaires du Conſeil de guerre, qu'on fit publiquement ſon éloge. On s'informa quels étoient les Capitaines qui avoient pris les premiers la fuite, occaſionné le déſordre & la retraite de l'armée. Après

une enquête exacte on en mit plusieurs en prison. Trois Capitaines furent convaincus de lâcheté & condamnés à être fusillés, ce qui fut exécuté. On fit briser les épées à trois autres par les mains du bourreau ; on les déclara infames & inhabiles à posséder aucun emploi ; deux autres furent cassés. Le premier Pilote du feu Lieutenant-Amiral Cortenaar assista au supplice des coupables, ayant la corde au cou : il fut aussi noté d'infamie & banni à perpétuité des sept Provinces.

Ce combat causa autant de joie aux Anglois que de chagrin & de tristesse aux Hollandois. On fit des réjouissances dans toutes les villes d'Angleterre. La fierté Angloise alla si loin, qu'un Seigneur Anglois, qui faisoit alors son séjour à la Haye, osa

dire au milieu d'un nombre assez considérable de Hollandois : *Avant qu'il soit deux ans, on ne verra pas un seul vaisseau Hollandois en mer.* Pierre le Grand, Conseiller Pensionnaire d'Amsterdam, qui étoit présent, lui répondit : *La destinée des Empires, des Royaumes, des Républiques, dépend de la volonté seule de l'Eternel : il donne souvent aux succès apparens des suites que les mortels n'attendent pas.*

Ce revers ne fut point capable d'ébranler la fermeté des Etats-Généraux. Pendant que les Anglois faisoient des réjouissances, on s'occupoit dans toutes les Provinces maritimes de la Hollande à réparer les pertes qu'on avoit essuyées, même à rendre la Marine plus forte qu'elle n'étoit auparavant ; mais on se

trouvoit autant embarrassé sur le choix de celui à qui on devoit confier le commandement de cette armée navale qu'à l'équipper. Plusieurs personnes jetterent les yeux sur le Vice-Amiral Tromp ; mais il s'étoit élevé des contestations entre lui & les Commissaires des Etats-Généraux ; d'ailleurs on le croyoit trop attaché aux intérêts de la Maison d'Orange, pour lui confier les forces de l'Etat. Cependant, on croyoit qu'on ne pouvoit les mettre en de meilleures mains : son courage & ses talens pour la Marine étoient connus : les Etats de Hollande l'avoient fait Lieutenant-Amiral sous le Collége de l'Amirauté de la Meuse, à la place de Cortenaar. Après avoir long-tems délibéré, on décida qu'il falloit envoyer en mer trois Plénipotentiaires

qui auroient la ſuprême autorité, & que l'on confieroit à Tromp le commandement de la flotte ſous eux. Les trois Commiſſaires qu'on nomma furent les ſieurs Rutger Huigens, député de la Province de Gueldre à l'aſſemblée des Etats-Généraux, alors âgé de ſoixante-dix-huit ans, Jean de Wit, Conſeiller Penſionnaire de Hollande & d'Oueſt-Friſe, & Jean Boreel, Bourgmeſtre de la ville de Mildelbourg. Ces arrangemens étant pris, Tromp fit tous les préparatifs qu'il crut néceſſaires pour mettre promptement la flotte en mer : elle étoit près de ſortir du Texel, lorſqu'on apprit que Ruiter étoit arrivé devant Delfzyl (*) le 8

(*) Delfzyl eſt une fortereſſe des Provinces-Unies, au confluent de l'Embs avec le Fivel. Il y a un aſſez bon port.

août avec ſon eſcadre : cette nouvelle occaſionna de grands changemens. Le premier ſoin de Ruiter fut de donner avis aux Etats-Généraux de ſon arrivée & de leur envoyer le journal de ſon voyage. Il leur marqua dans ſa lettre que de douze vaiſſeaux de guerre qui compoſoient ſon eſcadre, il y en avoit encore neuf en état de ſupporter la mer ; mais qu'ils étoient fort ſales ; qu'ils avoient beſoin de voiles ; que les équipages étoient en bonne ſanté, mais fatigués de la longueur du voyage, & qu'il étoit néceſſaire de les faire rafraîchir à terre ; que pour lui & les autres Officiers étoient en aſſez bon état & pouvoient continuer de rendre ſervice à leur Patrie. Il ajoutoit qu'il avoit amené avec lui cinq priſes faites ſur les Anglois, outre deux qui étoient

reſtées

reſtées à Berg en Norvege. Il joignit à cela le détail de ce qu'il avoit exécuté contre les Anglois en Guinée, aux Antilles & à Terre-Neuve. Il avoit pris ſur eux vingt-ſix vaiſſeaux, deux ſur la côte de Guinée, dix-ſept aux Antilles & ſept à Terre-Neuve; en avoit dégradé un, vendu ſix aux Antilles; coulé deux à fond; brûlé un autre; fait échouer trois; brûlé encore trois & donné trois aux priſonniers Anglois, pour ſe retirer où ils jugeroient à propos. Les cinq qu'il amenoit étoient chargées de ſucre, & les deux autres qu'il attendoit avoient une pareille cargaiſon. Outre cela, il avoit mis ſur ſes vaiſſeaux ſeize milliers de dents d'éléphant & ſix cens quatre-vingt-deux marcs d'or. Avec ces richeſſes, Ruiter apporta en Hollande une cou-

ronne Royale, garnie de rubis & d'émeraudes, que le Duc d'Yorck envoyoit, par présent, avec une lettre, au Roi d'Ardra, Royaume situé sur la côte d'Or, & qui fut trouvée dans un des bâtimens qu'on avoit pris.

La joie que causa le retour de Ruiter & de son escadre fut proportionnée à la crainte qu'on avoit eue qu'il ne fût pris par les Anglois qui croisoient sur lui avec une escadre de soixante-dix vaisseaux de guerre : mais l'habileté de ce grand marin sut les éviter. Au bruit de son arrivée, on vit une multitude incroyable de gens de toute espece accourir à Delfzyl; le port fut, dans un instant, rempli de monde : on admiroit le vaisseau Amiral sur la poupe duquel voltigeoient quantité de pavillons Anglois. Les Nobles, les roturiers,

les habitans des campagnes, les femmes de qualité, les bourgeoises & les paysans se mêloient ensemble pour voir ce spectacle agréable & en même-tems glorieux à la nation : tous se jettoient à l'envi dans des barques pour se rendre au vaisseau où étoit Ruiter ; chacun aspiroit au bonheur de voir, de contempler ce grand homme. Sa présence dissipa toute la terreur qu'avoit causée l'échec qu'on venoit de recevoir : tous les courages se ranimerent. On regardoit Ruiter comme l'ange tutélaire de la nation, & l'on croyoit qu'on n'avoit plus rien à craindre puisqu'il étoit arrivé. Une pareille réception est une récompense bien glorieuse pour les peines & les fatigues d'un Général : elle devroit être l'objet des desirs de tous ceux auxquels on confie le sort d'une

nation, ou ſur terre, ou ſur mer. C'étoit un roturier, un homme de baſſe naiſſance, qui l'avoit méritée & la recevoit.

La nouvelle de ſon arrivée ſe répandit, dans un inſtant, de province en province, de ville en ville. Les Etats-Généraux s'aſſemblerent promptement; le nommerent Lieutenant-Amiral-Général de Hollande; lui donnerent le commandement de toute la flotte, croyant que, dans la conjoncture préſente, on ne pouvoit le mettre dans de meilleures mains. Ils lui en envoyerent le brevet le 11 août à Delfzyl où il étoit encore. Sitôt qu'il l'eut reçu, il partit pour le Texel; fut ſalué par une décharge de toute l'artillerie du fort, & reçut le même honneur dans toutes les villes par où il paſſa.

Tous les Officiers furent contens du choix qu'avoient fait les Etats-Généraux pour commander l'armée navale, à l'exception de Tromp. Il fit une déclaration, par laquelle il annonça qu'il ne ferviroit pas fous le Lieutenant-Amiral Ruiter, & qu'il ne vouloit plus aller en mer, puifqu'après avoir pris la peine & le foin de mettre l'armée navale en bon état, on préféroit un autre à lui pour la commander. Le lendemain, qui étoit le 13 août, il réitéra fa déclaration; requit d'être difpenfé de fervir pendant une campagne, qu'il ne pouvoit faire qu'avec chagrin & répugnance; ajoutant que dans toute autre occafion, il fe dévoueroit entiérement au fervice de l'Etat. Les députés de Leurs Hautes Puiffances fe joignirent à ceux de l'Amirauté, pour

l'engager à ne pas persister dans sa résolution. Ils le prierent de rester au moins à l'armée jusqu'à ce qu'ils eussent informé Leurs Hautes Puissances de son dessein. Les Etats-Généraux manderent aux députés de continuer leurs sollicitations auprès de Tromp, de lui remontrer qu'il se déshonoroit en sacrifiant l'intérêt de sa Patrie à un vain point d'honneur. Il écouta leur avis & le suivit.

Ruiter arriva au Texel le *16* août *1665*, reçut la commission de commandant en chef de l'armée; prêta serment; se mit en mer le lendemain. La flotte étoit composée de quatre-vingt-treize navires, tant vaisseaux de guerre que frégates, montés de quatre mille trois cens trente-sept piéces de canon; de quinze mille six cens dix matelots; de deux mille six

cens soldats ; de quatorze cens vingt-cinq gardes-marines, ce qui faisoit en tout dix-neuf mille six cens trente-cinq hommes. L'Europe fut étonnée de voir que les Provinces-Unies fussent en état de mettre en mer un armement si formidable, après la perte qu'elles avoient essuyée peu avant au combat de Lestoffe. Les Officiers remarquerent, avec beaucoup de plaisir, que Tromp salua Ruiter d'un air d'amitié, & se flatterent de voir regner une bonne intelligence entre ces deux grands hommes. Les instructions que Leurs Hautes Puissances avoient données à Ruiter, portoient qu'il escorteroit les vaisseaux qui revenoient des Indes Orientales, & les autres vaisseaux marchands qui étoient attendus au Nord ; qu'il chasseroit sur la flotte ennemie, tâcheroit

de la joindre, de la combattre & de la détruire s'il étoit possible.

La flotte Hollandoise fit voile vers les côtes d'Angleterre: ses gardes avancées prirent deux yachts d'avis de l'armée Angloise. Les prisonniers dirent que la flotte ennemie, forte de soixante-dix vaisseaux de guerre, avoit croisé pendant plusieurs jours sur les côtes de Norvége, espérant de rencontrer l'escadre que Ruiter ramenoit des Indes Occidentales; que ne l'ayant pas trouvée elle avoit pris son cours vers Hitlandt & étoit entrée dans la baye de Bréesond. A cette nouvelle, Ruiter dirigea promptement sa course vers la Norvége: il avoit envie de joindre les Anglois & de leur livrer combat: mais il les chercha inutilement. Sa flotte ayant été battue & dispersée par une

tempête terrible, il en rassembla une partie ; alla se placer entre le Texel & le Vlie ; &, en habile Marin, prit une position si avantageuse qu'il ne pouvoit être entamé par les ennemis, & se trouvoit en état de secourir tous les vaisseaux appartenans aux Sujets des Provinces-Unies, en cas qu'il en parût. Il plaça des gardes avancées, envoya des galiottes pour chercher les vaisseaux égarés, & découvrir en même-tems l'ennemi. Croyant que les Anglois étoient tout près de l'attaquer, il préparoit ses matelots & ses soldats au combat ; divisoit sa flotte par escadres qui s'attaquoient réciproquement ; donnoit des louanges à ceux qui les méritoient, & des leçons à ceux qui en avoient besoin. Par ces images de combat, il apprenoit aux Hollandois à suivre les

ſignaux, à revirer promptement de bord, à profiter du vent, à ſe rendre maîtres, autant qu'il eſt poſſible, de leurs vaiſſeaux, enfin à mettre en uſage tout ce que l'art & l'expérience indiquent : il ſe mettoit en outre dans le cas de connoître les talens de chacun de ſes Officiers, & de ſavoir à quoi il pouvoit l'employer.

Pendant que Ruiter étoit occupé à ces exercices importans, les galiottes qu'il avoit envoyées à la découverte, vinrent l'avertir que la flotte Angloiſe ſe tenoit au Nord-oueſt du Vlie, & au paſſage par lequel les vaiſſeaux de guerre qui avoient été ſéparés de la flotte par la tempête, & les navires marchands devoient entrer dans le port. Auſſi-tôt il réſolut d'aller à l'ennemi ; de lui livrer combat, quoiqu'il fût beaucoup in-

férieur en nombre. Il laiſſa une galiotte à l'endroit qu'il quittoit, avec ordre d'indiquer aux vaiſſeaux qui arriveroient la route qui les conduiroit à la flotte des Etats : il en envoya d'autres au-devant d'eux pour les inſtruire de ce qui ſe paſſoit. Les Hollandois ne rencontrerent pas la flotte Angloiſe : elle s'étoit retirée dans ſes ports. Ruiter retourna entre le Texel & le Vlie, où il ſe poſta encore. Il y fut joint par Van-Nès qui conduiſoit onze des vaiſſeaux de guerre Hollandois qui avoient été écartés par la tempête, & pluſieurs bâtimens marchands : peu de tems après il en arriva encore dix-huit ; mais la joie que leur arrivée cauſa à la flotte fut troublée par une nouvelle qui annonça que quatre vaiſſeaux de guerre étoient tombés entre les mains

des Anglois avec plusieurs bâtimens marchands auxquels ils servoient d'escorte.

Ruiter, ayant résolu de livrer combat aux Anglois, remit à la mer; alla les chercher jusqu'à l'embouchure de la Tamise : mais ils étoient rentrés dans leurs ports. Voyant que la maladie gagnoit tous ses équipages, il résolut de retourner en Hollande; arriva au Texel le 4 novembre 1665. Il se rendit à l'assemblée des Etats-Généraux où il rendit compte de sa conduite dans ses expéditions en Afrique, en Amérique, & dans la mer d'Allemagne. Il y reçut les éloges qui étoient dus à sa prudence & à son courage. Il alla ensuite à l'assemblée de l'Amirauté d'Amsterdam, y présenta plusieurs bannieres, un étendard qu'il avoit

pris ſur les Anglois, & la Couronne dont nous avons parlé. Les Etats de cette Province lui rendirent tous les honneurs qui lui étoient dus : ils déciderent même qu'il préſideroit au Conſeil de l'Amirauté. Leurs Hautes Puiſſances, perſuadées de ſon zèle pour la Patrie, le chargerent d'équipper la flotte des Etats, & de la mettre dans le cas de partir au printems. Par ſes ſoins, ſa vigilance, ſoixante-dix gros navires de guerre & douze frégates furent prêts au tems marqué. Il y avoit trente-cinq navires montés de ſoixante à quatre-vingt piéces de canon chacun, de trois à quatre cens hommes, tant ſoldats que matelots ; les trente-cinq autres vaiſſeaux étoient montés chacun de quarante à ſoixante canons, de trois cens hommes d'équi-

page; & les douze frégates de trente-quatre à quarante canons, & de cent à cent trente hommes. A cet armement formidable, on joignit douze brûlots, douze frégates d'avis, & vingt-quatre grandes galiottes chargées d'eau, de bierre & d'autres munitions qui auroient été nuiſibles dans les vaiſſeaux de guerre. Cette armée fut encore renforcée par vingt vaiſſeaux de guerre fournis par la Compagnie des Indes Orientales. Suivant le calcul des Députés de l'Amirauté, préſenté aux Etats-Généraux, les frais de cet armement & l'entretien de l'armée pendant un an devoient monter à 11648644 liv. ſans y comprendre ceux des navires équippés aux dépens de la Compagnie des Indes Orientales. Le bruit d'un armement ſi formidable, commandé par

un Amiral tel queRuiter, ſe répandit dans toute l'Europe : l'Electeur de Brandebourg, le Prince d'Orange, les Princes de Holſtein & d'Anhalt ſe rendirent au Texel pour le voir. A leur arrivée, Ruiter les fit ſaluer par une décharge de toute ſon artillerie ; fit mettre tous les pavillons aux vaiſſeaux ; donna à dîner aux Princes ſur ſon bord, &, à leur départ, il les fit encore ſaluer par une décharge générale. Ce jour-là fut bien glorieux pour Ruiter : ce n'étoit point à ſa naiſſance ; c'étoit à ſon mérite ſeul que ces Princes venoient rendre hommage. Pluſieurs jeunes Seigneurs François, tels que le Comte de la Guiche, fils du Maréchal de Grammont, Louis Grimaldi, Prince de Monaco, le Marquis de la Ferté, &c. ſe rendirent à la flotte

Hollandoiſe pour apprendre la guerre ſous un maître tel que Ruiter.

Fin du Tome premier.




LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA

DJ
136
R8R53
v.1

Richer, Adrien
Vie de Michel de
Ruiter

